

LES AVENTURIERS,

MELODRAME.

430777

ACTE PREMIER.

(*Le Théâtre représente une promenade publique d'une ville maritime ; au fond, une partie du port ; à droite, une terrasse élégante dominant le théâtre, et formant l'angle d'un jardin qui ouvre sur la scène par une petite porte. Au bas de la terrasse, dans l'angle droit, en face du spectateur, est un banc ; à gauche, en face de la terrasse, une grille, annonçant l'entrée d'une belle maison.*)

SCENE PREMIERE.

(ANTOINE, d'abord seul, puis JEANNETTE.)

ANTOINE, assis sur le banc, cherchant à étranger son filet

Là! voyez un peu si ce n'est pas avoir du guignon! v'là mon filet tout cassé. J'aurons beau faire, je n'pourrons plus guère retourner à la pêche que... (*il se lève.*) Ma fine! tant pis! ça me donnera le temps d'me r'poser un peu ; (*souriant.*) et puis d'aller cheux l'père Lagrappe goûter un moment de c' bon vin... Motus! v'là ma fille.

JEANNETTE, entrant.

Eh ben! mon père, c'est-y fini?

ANTOINE.

Bah! fini! y a d'l'ouvrage au moins pour deux heures. N'perdons pas d'temps. J'm'en vas d'abord entrer cheux madame d'Orvilly...

JEANNETTE.

C'n'est pas la peine, mon père; elle n'est pas cheux elle; j'venons d'l'apercevoir tout-à-l'heure de c' côté, sur la promenade, avec M^{lle} Gertrude.



ANTOINE.

Eh ben! je r'viendrons. Ah! çà, Jeannette, n'oublie rien de c' que j' t'avons r'commandé.

JEANNETTE.

C'est dit, mon père.

ANTOINE.

J' rentrerons peut-être un peu tard; j'avons plusieurs courses à faire dans la ville; et puis, j' m'arrêterons un peu cheux non *voisin* l' cordier, pour faire raccommoder mon filet.

JEANNETTE.

C'est cela; et puis... (*Elle indique avec la main que son père va boire.*) n'est-ce pas?

ANTOINE, *la devinant.*

C'est cela; et puis... n'est-ce pas... que veux-tu dire?

JEANNETTE, *souriant.*

Rien, rien, mon père, j' m'entends.

ANTOINE.

Et moi aussi, fine langue.

JEANNETTE.

Vous reviendrez?

ANTOINE, *brusquement.*

Si j' veux...

JEANNETTE, *à part, en riant.*

Si j' veux, si j' veux... c'est-à-dire, si vous pouvez...

ANTOINE.

Heim? plait-il?... Mais, voyez un peu, cette morveuse qui veut moziginer son père... Silence! ces p'tites filles, çà n' vit qu' pour parler...! j' vous dis d' vous taire; silence!

JEANNETTE.

Je n' souffle pas.

ANTOINE.

J' bois un coup, c'est vrai... mais çà n' fait d' mal à personne, et çà m' fait plaisir à moi: çà m' donne du courage, des forces... d'ailleurs, çà m'empêche-t-y d' faire le plus d' bien que j' peux?

JEANNETTE.

Oh! quant à çà, mon père, vous êtes le meilleur homme du monde!

ANTOINE, *jetant le filet sur ses épaules.*

Tant pis pour le monde. (*à Jeannette.*) Allons, rentre préparer notre souper.

JEANNETTE.

Oui, mon père.

ANTOINE, *regardant le ciel.*

Oh! oh! il y aura de l'orage, et c'vent qui s'élève annonce une furieuse tempête pour c'te nuit.

JEANNETTE.

Que l' bon Dieu protège les pauvres gens qui sont sur mer.
(*Il sort, M^{me} d'Orville et Gertrude entrent.*)

SCENE II.

Les Mêmes, M^{me}. D'ORVILLY, GERTRUDE.

ANTOINE.

Ah! v'là madame d'Orville; (*allant au-devant d'elle avec Jeannette, et la saluant.*) Madame...

MAD. D'ORVILLY.

Bon jour Antoine.

ANTOINE.

J'vous attendions, Madame, pour vous dire que j'aurons l'honneur de passer cheux vous tantôt, comme vous m'avez commandé, et vous offrir, si vous voulez ben le permettre, le plus beau coup de filet de not' pêche.

MAD. D'ORVILLY.

Je vous remercie, mon bon Antoine.

ANTOINE.

Oh! n'gnia pas de quoi, not' maîtresse! (*à part*) Tatigné! qu'elle est donc aimable, c'te madame d'Orville... (*haut*) Voi' serviteur, Madame (*à Jeannette.*) Allons, allons, Jeannette, à l'ouvrage.

(*Antoine sort en traversant la scène, et Jeannette par la dernière coulisse à main gauche, après avoir fait une révérence à M^{me} d'Orville, qui lui répond d'un signe gracieux.*)

SCENE III.

M^{me} D'ORVILLY, GERTRUDE.

MAD. D'ORVILLY.

Gertrude, vous êtes bien silencieuse, aujourd'hui?

GERTRUDE.

Madame, je crains de vous interrompre... quoiqu'en vérité, je n'aie pas trop compris pourquoi nous sommes allées nous promener à cette heure, pour voir... qui?... la promenade est déserte. (*Jouant la finesse.*) Ah! mais, je devine... le voisinage de certain chevalier, dont la maison est en face... On n'est pas

inquiète sur son amour... on est bien sûre de le revoir... mais enfin, peut-être, avait-on promis...

MAD. D'ORVILLY.

Je veux...

GERTRUDE, *sans entendre madame d'Orvilly.*

On sort sans y songer.... on rentre malgré soi.... on est distraite, rêveuse....

MAD. D'ORVILLY, *se levant.*

Gertrude ?

GERTRUDE.

Madame ?

MAD. D'ORVILLY.

Voulez-vous me plaire ?

GERTRUDE.

Oui, Madame ; c'est de toujours vous parler du chevalier de Mérange, n'est-ce pas ?

MAD. D'ORVILLY.

C'est précisément le contraire que j'exige de vous.

GERTRUDE, *étonnée.*

Comment?... vous n'aimeriez plus le chevalier ?

MAD. D'ORVILLY, *d'un ton sévère.*

Et, qui vous a dit que je l'aimais ?

GERTRUDE.

Je croyais, Madame...

MAD. D'ORVILLY.

Un air de ressemblance que j'ai cru trouver dans ses traits, me le fit, il est vrai, remarquer au point de chercher à le connaître ; il me rappelait une personne, pour laquelle j'avais conçu... la plus grande estime ; mais, s'il existe quelques rapports de physionomie, les caractères sont si différents...

GERTRUDE, *avec chaleur.*

Le chevalier est très-aimable.

MAD. D'ORVILLY.

Un esprit méchant.

GERTRUDE.

Le monde a tant de ridicules !

MAD. D'ORVILLY.

Se vantant de séduire toutes les femmes...

GERTRUDE.

Indiscrétion !

MAD. D'ORVILLY.

Joueur, querelleur...

GERTRUDE.

Il joue par désaveuement, et se bat par excès honneur.

MAD. D'ORVILLY.

La liaison qu'il a formée depuis quelques jours avec mon cousin Norbert, me ferait seule faire sa présence. Norbert est un fort mauvais sujet, déjà chassé deux fois de son régiment, et que, pour l'honneur de ma famille, j'ai vainement appuyé deux fois de mon crédit et de ma bourse. Après avoir dissipé la petite fortune que lui avait laissée son père, il abandonna sa jeune sœur, qui n'avait que lui pour appui; l'infortunée Adèle, obligée de cacher un nom déshonoré par son frère, est tombée, comme tu le sais, dans les pièges d'un infâme séducteur; et je viens d'apprendre que son désespoir l'a conduite au tombeau. Norbert ignore ce dernier malheur.

GERTRUDE.

Ah! mon Dieu! pauvre, pauvre jeune demoiselle! M. Norbert est bien coupable! cependant vous savez, madame, qu'il n'est venu ici que pour tirer vengeance du misérable qui a trahi sa sœur, et qui, dit-on, s'est réfugié dans cette ville. M. Norbert ne sait pas encore son nom; mais il attend des renseignements, et bientôt...

MAD. D'ORVILLY.

Crois-moi, ma bonne Gertrude, le but principal du voyage de Norbert est de solliciter de mes bontés quelques nouveaux secours, de faire quelques nouvelles dupes; et l'ami d'un tel homme...

GERTRUDE.

Mais permettez-moi de vous faire observer, madame, que M. de Mésange ignore la conduite passée de M. Norbert. Tenez, madame, daignez-m'en croire; le chevalier est l'époux qui vous convient. Mariée à seize ans à un vieillard qui vous a laissée veuve à dix-neuf, voudriez-vous vivre et mourir dans ce triste état de veuve? Le chevalier est inconstant? vous le fixerez; il a quelques défauts? vous les corrigerez; et, comme me le disait l'autre jour son valet-de-chambre, M. Lagrange...

MAD. D'ORVILLY, *d'un ton un peu sec.*

C'est assez, je ne veux plus entendre parler de lui; et si vous voulez me plaire, Gertrude, vous cesserez toute relation avec son valet; (*avec une douce ironie.*) qui mérite fort peu l'attention dont vous l'honorez.

GERTRUDE, *se récriant.*

M. Lagrange?... ah! madame...

MAD. D'ORVILLY.

Je l'aperçois qui vient de ce côté, rentrons.

GERTRUDE.

Je vous suis, madame.

Mad. d'Orville sort.

SCENE IV.

GERTRUDE, seule.

Ma maîtresse serait-elle mieux informée que moi?... (*Elle fait un mouvement pour suivre Mad. Dorvilly, puis revient*) Je veux causer un peu avec ce M. Lagrange... je m'y connais; et je découvrirai bien... Le voici.

SCENE V.

GERTRUDE, LAGRANGE.

Il s'avance portant un panier couvert : apercevant Gertrude, il vient à elle d'un air empressé, et pose son panier à terre.

LAGRANGE.

Eh! voilà l'aimable Mad. Gertrude.

GERTRUDE.

Bonjour, M. Lagrange.

LAGRANGE.

Vous êtes ce soir fraîche comme... comme l'aurore.

GERTRUDE, avec une feinte modestie.

Encore un compliment!

LAGRANGE, avec feu.

Non, parole d'honneur! (*Wantant l'embrasser.*) Et pour vous le prouver, je vais...

GERTRUDE, reculant avec prudence.

Laissez donc, laissez donc!... M. Lagrange... si l'on nous apercevait...

LAGRANGE.

Votre belle maîtresse s'occupe-t-elle toujours de nous? Mon maître l'adore, et nous brûlons d'impatience de l'épouser.

GERTRUDE.

Je crains bien, M. Lagrange, que ce mariage ne se fasse jamais.

LAGRANGE, vivement.

Que me dites-vous là? (*A part.*) Diable! cela ne ferait pas notre compte. (*Haut.*) Et pourquoi?...

GERTRUDE.

Je croyais que ma maîtresse aimait le chevalier; eh bien! je me suis trompée.

LAGRANGE.

C'est impossible! l'émotion subite que Mad. d'Orvilly éprouva la première fois qu'elle vit mon maître, l'ordre qu'elle vous donna

de prendre des informations sur son nom, son rang, sa famille... nos qualités personnelles... tout me prouve que le cœur de notre jeune veuve est pris.

GERTRUDE.

Oui, mais c'est pour un autre à qui le chevalier ressemble.

LAGRANGE.

Pour un autre!... pour un autre, Mad. Gertrude? et quel est ce rival?

GERTRUDE.

Je l'ignore. Je ne suis que depuis un an au service de Mad. d'Orvilly, et la présence du chevalier a seule, jusqu'ici, semblé lui faire quelque impression. Elle parut céder avec empressement au désir de le voir, de le connaître; mais changeant tout-à coup, elle m'a signifié qu'elle ne voulait plus en entendre parler. Il faut que quelqu'un ait desservi le chevalier auprès de ma maîtresse.

LAGRANGE.

Je répons des principes de mon maître, et l'on a, je pense, quelque confiance en moi: je jouis d'une certaine réputation...

GERTRUDE.

De mauvais sujet!

LAGRANGE, *se récriant.*

Oh! oh! oh! Mad. Gertrude, quelle calomnie!

GERTRUDE.

~~Je n'en ai rien cru.~~

LAGRANGE.

Vous avez trop d'esprit, de pénétration, de finesse, de...

GERTRUDE.

Ah! de grâce!

LAGRANGE, *avec chaleur.*

Il faut parler à Mad. Dorvilly, la désabuser, détruire des préventions qui feraient le malheur du chevalier. Votre maîtresse aurait à se reprocher sa mort... et peut-être la mienne, car il me serait impossible de survivre à mon maître.

GERTRUDE.

Soyez tranquille, ma maîtresse changera d'opinion; on la fera revenir sur votre compte.

LAGRANGE, *prenant le panier pour rentrer.*

Vous êtes adorable!

GERTRUDE.

Que portez-vous donc là?

LAGRANGE, *embarrassé.*

Quelques livres...

GERTRUDE, *découvrant le panier avec vivacité.*

Oh! oh! des bouteilles! Ce sont là vos livres, M. Lagrange?

Les Aventuriers.

LAGRANGE.

Vous êtes d'une pétulance!...

GERTRUDE. *sortant une bouteille et lisant.*

Champagne mousseux... hé! hé!... M. Lagrange?...

LAGRANGE.

Mon maître en boit quelquefois un verre pour se tenir éveillé; il s'occupe en ce moment d'un ouvrage fort intéressant: « L'art de » rendre les femmes heureuses, ou Traité de louanges et d'obéissance, à l'usage des hommes. »

GERTRUDE.

Le sujet est bien choisi. (*Continuant la visite du panier.*) Ah! ah! des cartes!

LAGRANGE, *à part.*Maudite vieille! (*Haut.*) C'est pour faire des cartes de visites.GERTRUDE, *à part.*

Ce que ma maîtresse vient de me dire, serait-il vrai? ..(*haut.*) Je vous quitte, M. Lagrange. Mad. d'Orville va se rendre à sa maison de campagne, où elle n'est pas allée depuis long-temps: il faut que je m'assure que tout est disposé pour notre départ. J'ai l'honneur d'être votre servante.

LAGRANGE.

Et moi votre très-humble serviteur. Nous comptons sur vos bons officès, ma chère madame Gertrude.

GERTRUDE, *lui faisant une grande révérence.*

On vous rendra justice, monsieur Lagrange; on vous ~~rendra~~ justice. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LAGRANGE, *seul.*

Il paraît que la jeune veuve a pris des informations... La terrible chose que le chapitre des informations! Je ne suis pas sans inquiétude... si la jeune et riche veuve allait nous échapper!.. Réfléchissons un peu; et comme un verre de vin donne de bons conseils, buvons pour m'ouvrir l'esprit.

(*Il va s'établir sur le banc au bas de la terrasse, met son panier entre ses jambes et en tire une bouteille dont il fait sauter le bouchon. Il boit.*) Plus je réfléchis et plus notre situation me paraît difficile... buvons pour lever la difficulté.

SCÈNE VII.

LAGRANGE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *sortant par la porte de la grille, tout préoccupé et de mauvaise humeur.*

J'avais cru voir Lagrange... Le malfaiteur! me laisser ainsi dans

l'incertitude... Aura-t-il obtenu du crédit? aurai-je pour ce soir...
(apercevant Lagrange.) Mais le coquin boit mon vin? (il s'arrête et
le regarde.)

LAGRANGE, sans voir son maître.

Si la veuve nous aimait, tout irait bien, parce que l'amour est
aveugle; mais si nous ne sommes pas aimés, tout ira mal, parce
qu'elle verra clair; c'est embarrassant!.. Buons, pour sortir
d'embarras. (il boit.) Oh! oh! la bouteille est vide et je n'ai pas
encore pris une résolution. (Il va prendre une bouteille, lorsque son
maître se montre.)

LE CHEVALIER.

Montrons-nous, car le panier y passerait.

LAGRANGE, sans se déranger.

Ah! vous voilà, Monsieur; je m'occupais sérieusement de vos
intérêts.

LE CHEVALIER.

Sais-tu qu'il faut avoir ma patience pour ne pas t'assommer.

LAGRANGE, se levant et reculant vivement.

M'assommer!

LE CHEVALIER.

Laissons cela. Il m'a semblé tout à l'heure t'apercevoir causant
avec Gertrude?

LAGRANGE.

Oui, Monsieur, je la quitte.

LE CHEVALIER.

Sá belle maîtresse m'adore toujours?

LAGRANGE.

Au contraire, Monsieur, elle ne vous adore pas.

LE CHEVALIER, avec suffisance.

Le fat!

LAGRANGE, à lui-même.

Il me semble que l'épithète...

LE CHEVALIER.

Eh! n'ai-je pas des preuves certaines de son amour... Et com-
ment sais-tu que l'on ne m'aime pas?

LAGRANGE.

Je le tiens de Gertrude, qui me l'a positivement dit.

LE CHEVALIER, souriant avec fatuité.

Et qui l'a dit à Gertrude?

LAGRANGE.

Madame d'Orvilly elle-même.

LE CHEVALIER.

Ah! ah! ah! manège de coquette; je suis sûr de mon triomphe,
et quand je le voudrai bien sérieusement... mais parlons d'une

sorte de gens moins faciles à persuader. Les marchands veulent-ils encore nous faire crédit ?

LAGRANGE.

Oui, Monsieur, mais à ma considération et pour aujourd'hui seulement. Si demain nous ne payons pas, nous serons poursuivis.

LE CHEVALIER.

Les insolens !

LAGRANGE.

Ni le titre de chevalier, ni le nom de Mérange qui est celui d'une femme qui appartenait à votre famille, rien n'a pu le fléchir. Hélas Monsieur, dans le siècle où nous sommes, les meilleurs titres de recommandation sont des billets de banque.

LE CHEVALIER.

Enfin, nous aurons donc pour la petite fête de ce soir...

LAGRANGE.

Vins fins, liqueurs des Iles, pâtisserie, rien ne manquera. (*montrant le panier.*) Tenez, voilà un échantillon de tout cela; je n'ai pas oublié non plus le punch de rigueur.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Il me reste quelque cent louis; c'est mon va-tout. J'ai invité des femmes charmantes, des hommes aimables, et plusieurs jeunes officiers de marine arrivés depuis peu dans le port avec de riches prises... Ils n'ont aucune expérience; on jouera gros jeu... et demain... demain tu paieras ces faquins de créanciers; ensuite, disant adieu au monde, aux amours, ~~je~~ livre tout entier aux soins de ma fortune, j'use de tous mes avantages, et je deviens bientôt l'époux de la belle et riche veuve.

LAGRANGE.

Tant d'assurance...

LE CHEVALIER.

Me convient. Ah! à propos, tu n'as pas oublié d'inviter Norbert ?

LAGRANGE.

Le cousin de madame d'Orville? Non sans doute, et j'ai engagé aussi l'âme damnée du cousin, le digne compagnon de ses exploits, il signor Raphaël Briccone, cet Italien qui a l'air d'un si bon homme, et que je crois un fin renard. Tenez, voici une petite note manuscrite qui s'est échappée l'autre jour de sa poche et que j'ai conservée comme pièce curieuse. (*il tire de sa poche un jeu de cartes dont l'enveloppe est le papier marqué, et lit :*) « La main droite appuyée à plat sur la table, pique; la même main fermée, trefle; rapprochée de la poitrine, cœur; ouverte, carreau. La manière de placer les doigts indique les figures d'à-tout; si l'on a mauvais

jeu , on se mord la lèvre inférieure : on fait le contraire lorsque le jeu est beau . »

LE CHEVALIER , *prenant le papier.*

Ah ! ah ! ah ! la belle instruction !.. Va , je les connais tous deux , et , sans qu'ils s'en doutent , ils me seront de la plus grande utilité. (*Il met le papier dans sa poche ; Lagrange le regarde , détourne la tête en souriant et serre à son tour son jeu de cartes.*)

LAGRANGE.

Ah ça ! mais , Monsieur , ne craignez-vous pas que quelque témoin de nos petits tours d'adresse...

LE CHEVALIER.

Lagrange !..

LAGRANGE.

Eh ! Monsieur , ne nous fâchons pas. Pourquoi épiloguer sur les mots , quand on convient des faits ?

LE CHEVALIER.

Tais-toi ; si j'avais quelqu'un à craindre , ce serait Norbert ou Raphaël ; et je ne les crains pas. J'ai vu pour la première fois Norbert , il y a six mois , à Bordeaux. Vrai chevalier d'industrie dans toute l'étendue du terme , il n'a qu'une seule qualité , la bravoure ; d'ailleurs détestable sujet , toujours à genoux devant les cartes. Comme je connais plusieurs de ses hauts faits , il m'a prié de cacher notre ancienne liaison à madame d'Orville. Il voudrait me persuader qu'il est devenu honnête homme : mais je sais à quoi m'en tenir. C'est un esprit assez borné ; j'ai toujours joué avec lui un jeu serré. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que ce Norbert me prend en effet pour un jeune seigneur de haute extraction , et me croit d'une inexpérience facile à exploiter. En vérité je lui suppose plus de coup-d'œil. Quant à M. Raphaël Briccone , son satellite , c'est un cerveau étroit , un talent du troisième ordre , qui se croit un beau génie , parce qu'il a la coupe facile et la main heureuse. Pauvre homme ! je l'étrillerais de la bonne sorte , si je n'aimais mieux m'en servir contre quelques autres imbécilles. Je n'ai rien à craindre d'eux , te dis-je ; au surplus , Norbert qui compte sur ma reconnaissance , a promis de seconder mes honorables projets auprès de sa cousine.

LAGRANGE.

Puissante recommandation ! Dieu veuille que vous réussissiez bientôt ; car , outre mille autres petits accidens qu'on ne peut prévoir , si madame d'Orville venait à entendre parler de cette jeune personne que nous avons abandonnée...

LE CHEVALIER.

Silence ! voici Norbert.

SCENE VIII.

Les Mêmes, NORBERT.

NORBERT, *achevant de lire une lettre sans voir d'abord le Chevalier et Lagrange.*

« Celui que vous cherchez se nomme Henri Dermont, fils de » feu M. Dermont de Nantes. Nous sommes sûrs qu'il ha- » bite en ce moment la ville où vous vous trouvez. » (*mettant la lettre dans sa poche, et à lui-même.*) Bien, je ne puis tarder à le rencontrer; il réparera son crime, ou sa mort est certaine. O ma sœur! tu seras vengée! (*apercevant le Chevalier.*) Ah! c'est vous, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Salut, Norbert. Vous allez être des nôtres?

NORBERT.

Oui... j'ai reçu votre invitation.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous donc? vous paraissez bien soucieux?

NORBERT.

J'ai sujet de l'être. Quoiqu'on soit un étourdi, et quelquefois pis que cela, il y a des choses (*frappant sur son cœur*) qui vont là, et qu'on ne peut pardonner à moins d'être le plus lâche et le plus vil des hommes.

LE CHEVALIER.

Puis-je savoir de quoi il s'agit?

NORBERT.

Non, pas encore.

LE CHEVALIER.

Je suis tout à votre service.

NORBERT.

Je vous suis obligé.

LE CHEVALIER.

Confiez-moi vos chagrins.

NORBERT.

Cela m'est impossible. J'ai cependant une prière à vous faire.

LE CHEVALIER.

Parlez.

NORBERT.

Je vais peut-être avoir aujourd'hui même une affaire très-grave.

LE CHEVALIER.

Un duel?

NORBERT.

Justement. Voulez-vous me servir de témoin?

LE CHEVALIER.

Très-volontiers, parbleu! très-volontiers.

NORBERT, *lui serrant la main.*

Ce témoignage d'amitié me touche sensiblement. Je me serais en adressé à Raphaël; mais il est trop emporté.

LAGRANGE.

Il signor Raphaël trop emporté?

NORBERT.

Oui, oui, malgré sa figure douce et son air posé.

LAGRANGE.

Ma foi! je ne m'en serais jamais douté. Mais puisque vous avez besoin d'un homme sage, (*avec ironie*) vous ne pouvez pas mieux vous adresser qu'à mon maître.

LE CHEVALIER.

Quel est votre adversaire?

NORBERT.

Je le cherche, et son nom doit être encore un mystère. Il peut avoir telle explication qui me satisfasse.

LE CHEVALIER.

Dans tous les cas, comptez sur moi, mais en ce moment, parlez-moi de choses un peu plus gaies; chassez-moi cet air lugubre qui n'appartient qu'aux plaisirs que nous allons goûter.

NORBERT.

Vous avez raison, cher Mérange; à demain les affaires sérieuses!

LAGRANGE.

Ah! voici il Signor Raphaël.

SCENE IX.

Les Mêmes, RAPHAEL BRICCONI, *Raphaël s'avance d'un pas grave et mesuré.*

LE CHEVALIER.

Votre serviteur, M. Raphaël; soyez le bien venu.

RAPHAEL, *s'inclinant profondément devant le chevalier et Norbert, et saluant Lagrange.*Monsieur le chevalier, monsieur Norbert, je vous baise humblement les mains... Ah! monsieur Lagrange, (*Lagrange lui rend deux ou trois fois son salut.*)

NORBERT.

Hé! hé! mon bon Raphaël, tu arrives de bonne heure au rendez-vous.

RAPHAEL.

Je croyais que je n'arrivais trop tard.

LAGRANGE, à part.

Peste ! il est exact ; quelle louable ardeur . . . pour s'emparer du bien d'autrui !

NORBERT, au chevalier en se frottant les mains d'un air joyeux.

On va jouer chez vous ce soir un jeu d'enfer.

LE CHEVALIER.

Ah ! croyez que je ferai tout mon possible pour empêcher . . .

NORBERT.

Allons, allons, M'érange ; pas de déguisement avec moi ; je sais bien que vous aimez comme un autre à faire votre partie.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous ? l'usage, la mode . . .

NORBERT.

Eh ! sans doute, la mode, l'usage . . . voilà tout ; que peut-on répondre à cela ? Ah ça ! nous aurons un écarté pour les jeunes gens, un trente et quarante pour les hommes sages ?

LE CHEVALIER.

Soyez tranquille !

RAPHAEL.

L'écarté, il est aussi per les hommes sages ; il est ouun fort bel jeu, oune bellissima invention doun siècle.

LE CHEVALIER.

Sans contredit.

RAPHAEL.

Ma qual malhour qu'on nè giou pas in France il Pharaon ! voilà ouun jeu admirable . . . (*Agitant les doigts et tournant la main avec complaisance.*) Oun jeu ! . . . ah ! . . .

LAGRANGE, imitant le geste de Raphaël, à Raphaël.

Quels délices ! n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Messieurs, je me recommande à vous, ménagez-moi ; car je suis d'une ignorance . . .

RAPHAEL.

Oh ! io sous moi-même ouun écolier.

LE CHEVALIER.

C'est trop de modestie, M. Raphaël.

RAPHAEL.

Io jette la carte tout bonnement.

NORBERT.

Cela est vrai ; mais il a un bonheur insolent.

RAPHAEL.

Oh ! io perds quelquefois ; ma questo m'est égal quand io ai affaire à de braves gens. Perchè, voyez-vous, avant tout la probità . . .

NORBERT.

Sans doute, la probité, l'honneur...

LAGRANGE.

La probité, l'honneur, la délicatesse... ah!... comment donc? mais, sans cela, il faudrait déchirer les cartes et brûler les tables e jeu.

RAPHAEL.

Io déteste les fripons.

NORBERT.

Les escrocs...

LE CHEVALIER.

Les escamoteurs.

NORBERT.

Je les ai fui pour jamais.

LE CHEVALIER.

C'est une engeance abominable!...

NORBERT.

Détestable!...

RAPHAEL.

Exécration!

LE CHEVALIER.

On devrait les bannir...

NORBERT.

Les pendre...

RAPHAEL.

Les brouler vifs!

LAGRANGE, à part.

Le beau trio d'honnêtes gens!

LE CHEVALIER, à Raphaël.

Je suis content de vous entendre parler ainsi. (*Lui tendant la main.*) Touchez-là, M. Raphaël; je me mets sous votre tutelle.

RAPHAEL.

Trop d'honneur per moi, inousu le chevalier. Per Bacco! io veillerai sour vos intérêts, comme si vostre argent il était à moi.

NORBERT, au chevalier

Oh! c'est un homme d'une prudence parfaite; vous en serez content.

LE CHEVALIER.

Je le crois; n'allez pas au moins raconter à Mad. d'Orvilly...

NORBERT

Laissez donc! Est-ce qu'on raconte ces petites fredaines-là à des femmes aussi sévères que ma très honorée cousine? Ce serait là un beau moyen de vous servir auprès d'elle!

Les Aventuriers.

5

LE CHEVALIER.

Vous vous souvenez de ma promesse, mon ami? sitôt le contrat signé, je vous assure un sort indépendant.

NORBERT.

Cher Mérance, que je vous embrasse!

(*Norbert et le Chevalier s'embrassent.*)

LAGRANGE, à part.

Oui, compte là-dessus. (*Allant à la porte de madame d'Orville.*)
Messieurs, Messieurs, faites trêve aux élans de l'amitié; j'aperçois Mad. d'Orville et Gertrude; elles vont venir de ce côté.

NORBERT.

Ma cousine part pour la campagne.

LE CHEVALIER.

On dit sa petite maison délicieuse... à la porte de la ville... Lorsque j'en serai le propriétaire, je veux en faire un séjour enchanteur, un temple que nous consacrerons...

LAGRANGE, bas au Chevalier.

A la Providence?

LE CHEVALIER.

Aux amours et à la joie?

NORBERT.

C'est bien dit. Je me retire. Viens, Raphaël; l'heure de notre réunion n'a pas encore sonné; nous reviendrons. Sans adieu, Mérance.

RAPHAEL, s'inclinant.

Vostre servitour dévoué.

LE CHEVALIER.

A ce soir, Messieurs.

RAPHAEL, à part, en sortant.

Presto! presto! allons faire tutti nos préparatifs per ce soir.

(*Norbert et Raphaël sortent.*)

SCENE X.

LE CHEVALIER DE MÉRANGE, LAGRANGE.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas fâché du petit voyage de Mad. d'Orville; nous en serons plus libres cette nuit. Toi, songe à tout préparer, et va t'assurer que personne ne nous manquera.

(*Lagrange entre le panier dans la maison, et en sort aussitôt*)

LE CHEVALIER, continuant.

La voilà qui s'avance... (*souriant.*) Que de charmes!... le feu de ses yeux!... celui de ses diamants!... décidément j'ai le cœur embrasé!

(*Il va au-devant de Mad. d'Orville, qui paraît à l'entrée de son jardin, suivie de Gertrude et de deux valets, chargés de plusieurs*

artons. Lagrange est sorti par le fond, en saluant Gertrude, qui lui a rendu son salut un peu sèchement.)

SCENE XI.

LE CHEVALIER DE MÉRANGE, M^{me}. D'ORVILLY
en avant, GERTRUDE, deux Valets au fond.

LE CHEVALIER.

De grâce, Madame, arrêtez un instant, et laissez-moi jouir du fortuné hasard qui me fait trouver sur votre passage.

MAD. D'ORVILLY, *faisant une froide révérence.*

Monsieur le Chevalier...

LE CHEVALIER.

Tous les plaisirs vous suivront dans votre solitude... Une foule d'adorateurs...

MAD. D'ORVILLY, *à part.*

Que le ciel me préserve de sa visite! (*Haut.*) Je ne recevrai personne.

LE CHEVALIER, *avec fatuité.*

Je sens toute la bienveillance de cette réponse, et je vous en remercie.

MAD. D'ORVILLY.

Vous interprétez mal...

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est qu'à vos pieds que je puis trouver le bonheur...

MAD. D'ORVILLY, *froidement, en voulant sortir.*

Puisque vous n'avez pas autre chose à me dire...

LE CHEVALIER, *vivement, en l'arrêtant.*

Un moment, Madame! Oserai-je vous parler de mes tendres inquiétudes?... Oui, malgré l'espérance que vous avez daigné me faire concevoir...

MAD. D'ORVILLY, *vivement.*

De l'espérance?...

LE CHEVALIER.

Rassurez-vous, Madame, et que votre amour-propre se tranquillise; ce n'est point à vous, mais à l'amour seul, que je dois d'avoir découvert un secret qui fera le bonheur de ma vie.

MAD. D'ORVILLY, *à part.*

Peut-on pousser plus loin la fatuité! (*Haut, et d'un ton grave.*) Monsieur le Chevalier, l'erreur singulière où vous êtes exige, je le sens, que j'aie avec vous une explication franche.

LE CHEVALIER.

Je ne souffrirai pas...

MAD. D'ORVILLY, *froidement.*

Je me croirais coupable de ne pas vous détromper enfin.
(à Gertrude et aux Valets, remontant la scène.) allez porter ces paquets à ma voiture.

GERTRUDE, *à part avec humeur.*

Allons ! je ne saurai rien.

(Elle s'éloigne, en grondant, avec les Valets.)

SCENE XII.

M^{me} D'ORVILLY, LE CHEVALIER DE MÉRANGE.

LE CHEVALIER, *à part.*

Voyons-la venir, et profitons du moment.

MAD. D'ORVILLY, *après un instant de silence et de recueillement.*

Monsieur le Chevalier, si j'ai commis, à votre égard, quelque imprudence, je vais m'en justifier.

LE CHEVALIER.

Vous justifier ! . . .

MAD. D'ORVILLY.

Daignez m'entendre. Née, dans l'une des Antilles, de parens qui n'étaient point fortunés, ma main fut demandée par M. d'Orvilly, ancien capitaine de navire, et le plus riche négociant de la colonie. Ma famille paraissait désirer ce mariage, et, soumise à sa volonté, je lui donnai mon consentement. Mais, hélas ! mon cœur n'était point libre. . . Un des correspondans de M. d'Orvilly, le respectable M. Dermont de Nantes . . .

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon père !

MAD. D'ORVILLY, *continuant.*

Lui avait adressé l'aîné de ses fils, nommé Edouard . . .

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon frère !

MAD. D'ORVILLY.

Pour former son éducation commerciale, ou plutôt pour l'éloigner de la maison paternelle. M. d'Orvilly, en nous présentant ce jeune homme, intéressant par son âge, ses talens, et même la franchise un peu brusque de son caractère, nous apprit que le malheureux Edouard, ne pouvant sympathiser avec son frère, que Mad. Dermont favorisait par une injuste prévention, s'était vu forcé d'abandonner sa famille, sa patrie, pour chercher, sur une terre hospitalière, une existence moins malheureuse !

LE CHEVALIER, *cherchant à cacher son trouble et son dépit.*
J'entends . . . l'heureux Edouard.

M^{me} D'ORVILLY.

Sut toucher mon cœur. Mais destinée à devenir l'épouse de son protecteur, sans fortune l'un et l'autre, il fallut renoncer à la douce espérance de nous unir. Edouard, vertueux et reconnaissant, ne voulut point troubler le bonheur de M. d'Orvilly en m'exposant à des regrets auxquels sa présence n'aurait fait qu'ajouter chaque jour. Il s'exila volontairement d'une maison où il ne pouvait plus rester sans danger, et il alla, dans une autre partie de l'Amérique, porter ses malheurs et lutter avec la fortune.... depuis ce moment, je n'ai plus entendu parler de lui.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je respire!

M^{d.} D'ORVILLY.

M. d'Orvilly mourut un an après notre mariage. Des événemens qui ne peuvent vous intéresser, avaient depuis quelques temps fait cesser toutes nos relations avec la maison Dermont; mais, parmi les papiers de mon époux, j'en trouvai qui semblaient exiger de nouveaux rapports avec cette famille; j'écrivis en Europe... hélas! je reçus, bientôt après, les plus déplorables nouvelles, L'infortuné Dermont, ayant mis à la tête de ses affaires celui de ses fils qu'il avait gardé près de lui, avait été forcé par l'inconduite de ce fils coupable de manquer à ses engagements; et ce malheureux vieillard en était mort de chagrin. J'appris aussi que tous les biens de cette famille avaient été vendus et dispersés; que la malheureuse mère, trop punie de son aveugle tendresse pour un indigne fils, avait quitté Nantes pour échapper à la honte, abandonnée même de l'ingrat à qui elle avait tout sacrifié... Vous frémissez, M. le Chevalier!....

LE CHEVALIER, *troublé.*

Madame...

M^{d.} D'ORVILLY.

Ah! laissez librement paraître votre indignation! Ce fils criminel mérite la haine de tous les gens de bien!

LE CHEVALIER, *à part.*

Quelle situation!

M^{d.} D'ORVILLY.

Edouard, malheureux, sans parens et sans fortune, n'en fut un plus cher à mon cœur. Je fis faire les plus grandes recherches pour avoir de ses nouvelles; elles furent infructueuses. La première fois que je vous vis dans une des sociétés de cette ville, je vous le répète, Monsieur, je crus reconnaître en vous quelques-uns de ses traits: mais les premières informations que je fis prendre éteignirent aussitôt l'illusion. Vous êtes noble, riche, et d'une famille illustre... Edouard doit être pauvre, errant, malheureux. sa famille est honnête; mais la coupable conduite de son frère,

la livre à la misère et à la honte... Vous voyez, Monsieur le Chevalier, que toute ressemblance cesse entre vous.

LE CHEVALIER, *avec embarras.*

En effet, Madame, il ne peut exister aucun rapport... Mais il est un bien que j'envie à cet Edouard, c'est votre cœur; et puisque vous êtes sans espoir...

MAD. D'ORVILLY.

Entièrement maîtresse de mes actions, je ne veux unir ma destinée qu'à la sienne; et lors même que je devrais ne jamais le revoir, rien ne pourra changer ma résolution.

LE CHEVALIER, *troublé.*

Madame, vous êtes un prodige de fidélité!... cependant j'ose espérer encore: une veuve, jeune, jolie.....

MAD. D'ORVILLY, *avec finesse.*

Et qui jouit d'une grande fortune!....

LE CHEVALIER, *à part.*

M'aurait-elle deviné?

M^{me} D'ORVILLY, *souriant.*

Doit se défier des pièges que l'on peut tendre à son bonheur. Mais la nuit approche, et ma voiture m'attend. Permettez, M. le Chevalier....

SCENE XIII.

Les Mêmes, GERTRUDE.

GERTRUDE, *s'avançant.*

Madame, out est prêt.

M^{me} D'ORVILLY.

Bien, Gertrude.

GERTRUDE, *à part.*

Oh! oh! que M. le Chevalier a l'air triste et confus!

M^{me} D'ORVILLY.

Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Souffrez, Madame, que je vous donne la main.

(Il offre la main à Mad. d'Orvilly et remonte la scène avec elle. Elle le salue froidement et sort avec Gertrude et les valets; le Chevalier reste un moment interdit.)

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, *seul.*

Il y a quelque chose de bizarre dans ma destinée! J'avais un

frère dont la présence m'empêchait de disposer en maître de la fortune de mes parens : je profite de l'ascendant que j'ai sur ma mère pour le faire envoyer aux Antipodes ; et voilà qu'à deux mille lieues de moi , ce frère , que le sort semble avoir jeté devant mes pas , va préparer de nouveaux obstacles à mon bonheur et à ma fortune !..

SCENE XV.

LE CHEVALIER , LAGRANGE.

LAGRANGE, *arrivant tout essoufflé.*

O malheur imprévu !

LE CHEVALIER.

Je suis furieux !

LAGRANGE.

Vous me voyez anéanti !

LE CHEVALIER.

Apprends...

LAGRANGE.

Sachez...

LE CHEVALIER.

Ecoute-moi...

LAGRANGE.

Il faut m'entendre...

LE CHEVALIER.

Un maudit frère...

LAGRANGE.

Une mère importune...

LE CHEVALIER.

Il faut précisément que ce soit lui...

LAGRANGE.

Il faut justement qu'aujourd'hui votre mère...

LE CHEVALIER, *changeant tout-à-coup de ton.*

Hé ? que parles-tu de ma mère ?

LAGRANGE.

Plait-il ? Que disiez-vous de votre frère ?

LE CHEVALIER.

Explique-toi donc , bourreau !.. Eh bien ! ma mère ?

LAGRANGE.

Est dans cette ville.

LE CHEVALIER.

O Ciel !

LAGRANGE.

Je sortais de chez un de vos amis , que je venais d'inviter pour

ce soir, lorsque j'entends prononcer votre nom ; je m'arrête et j'aperçois une bonne femme, simplement vêtue, qui demandait à un petit marchand la demeure de M. de Mérance. Je m'approche furtivement et je reconnais votre mère. Je n'en écoute pas davantage ; et je me mets à courir, à perdre haleine, pour vous prévenir et avoir un instant devant nous.

LE CHEVALIER.

Quel mauvais génie peut l'avoir, en ce moment, conduite en cette ville ?

LAGRANGE.

Celui de la misère probablement. Vous avez eu la faiblesse, dans la dernière lettre que vous lui avez écrite, de lui apprendre le lieu de notre résidence ; elle connaît le nom de Mérance que vous avez déjà porté et auquel nous n'avons fait qu'ajouter le titre de chevalier, et ayant su que nous jouissions dans ce pays d'une certaine existence, grâce à notre industrie et à notre bonne mine, elle se rend auprès de son fils chéri pour partager son bien-être et mourir dans ses bras.

LE CHEVALIER, *troublé.*

Sans doute, si je l'avais ce bien-être, ma mère trouverait chez moi toutes les douceurs de la vie ! Mais obligé de marcher sur un sable mouvant, qui sans cesse fuit sous mes pas, sa présence, en ce moment, nuirait à ma fortune et détruirait nos dernières espérances... Puis-je présenter à mes amis une femme couverte des livrées de la misère, incapable de feindre un instant, et dont le langage simple et sans artifice...

LAGRANGE.

Et moi, dire : voilà la mère de M. le chevalier de Mérance, qui a des parens millionnaires... Oh ! non, non, c'est impossible.

LE CHEVALIER.

Lagrange !

LAGRANGE.

Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Reste en ces lieux.

LAGRANGE.

Oui, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Attends-y ma mère.

LAGRANGE.

Soit.

LE CHEVALIER.

Trouve quelque moyen pour l'empêcher d'entrer chez moi ce soir.

Comment ?

LAGRANGE.

Veille à ce qu'elle ne fasse aucun éclat.

LE CHEVALIER.

De quelle manière ?

LAGRANGE.

Tu lui diras...

LE CHEVALIER.

Quoi ?

LAGRANGE.

LE CHEVALIER.

Tout ce que tu voudras. Cherche, invente, prodigue-lui tous les secours ; trouve-lui, pour cette nuit seulement, une demeure... demain nous verrons. (*faisant quelques pas pour rentrer et revenant.*)
Lagrange, sur toute chose, souvenez-vous qu'elle est ma mère.
(*Il rentre dans la maison. La nuit vient peu à peu.*)

SCENE XVI.

LAGRANGE, seul.

C'est-à-dire qu'il faut la congédier avec toute la politesse possible... et pour conclusion : souvenez-vous qu'elle est ma mère !... Eh ! que ne t'en souviens tu toi-même d'abord. Toujours de belles phrases à la place d'une bonne action. Allons, allons, aussi mauvais fils que mauvais maître ! Il en sera puni. C'est une bonne femme que cette M^{me} Dermont ; mais elle parle sans cesse de bonne foi, de vertu, d'honneur... Nous en parlons bien aussi nous autres ; la seule différence .. Hum ! mon maître a raison ; en ce moment la présence de sa mère serait fatale à nos intérêts. Que vais-je lui dire ? que mon maître est sorti ? elle l'attendra. Qu'il est en voyage ? elle voudra s'installer dans la maison. Qu'il est malade ? .. pas mal imaginé ; et en brodant un peu... oui, décidément mon maître est très-malade... à bien prendre, ce n'est pas mentir, car il est sans argent.

SCENE XVII.

LAGRANGE, M^{me} DERMONT.

(*Elle s'avance lentement par le fond, accablée de fatigue et se soutenant avec peine.*)

M^{me} DERMONT.

Voilà bien l'entrée de la maison qu'on m'a indiquée.

Les Aventuriers.

LAGRANGE , à part.

C'est bien elle. (*Il se met un peu à l'écart pour l'examiner.*)

MAD. DERMONT.

Remettons-nous un peu de l'émotion que j'éprouve.

LAGRANGE , à part.

Tenons-nous ferme , et défendons avec courage les approches de la citadelle.

MAD. DERMONT.

Pourquoi faut-il que j'aborde en tremblant la demeure d'un fils que j'idolâtrais ... trop peut-être!

LAGRANGE , à l'entrée de la grille.

Elle se consulte et semble incertaine sur ce qu'elle doit faire.

MAD. DERMONT.

Ce changement de nom, ce titre de chevalier, ce qu'on m'a dit, tout m'inspire une sorte d'effroi! . . . Est-ce vraiment mon fils que je vais voir? . . . et si c'est lui, n'aurai-je point à rougir?.. (*après un instant de silence et d'incertitude.*) Sachons enfin ce qu'il faut craindre ou espérer.

(*Elle fait quelques pas pour entrer par la grille, et elle se trouve en face de Lagrange, qui lui ferme le passage.*)

LAGRANGE.

Que désirez-vous?

MAD. DERMONT.

Parler à M. Henri Dermont.

LAGRANGE.

M. Henri Dermont? je ne connais pas cela.

MAD. DERMONT.

Qui loge dans cette belle maison qu'on aperçoit à travers cette grille?

LAGRANGE.

M. le Chevalier de Merange, mon maître.

MAD. DERMONT, qui a regardé fixément Lagrange.

Le Chevalier de Merange? Eh bien! soit. M. le Chevalier est-il chez lui?

LAGRANGE.

Que lui voulez-vous? . . .

MAD. DERMONT.

Le voir, lui parler. . . .

LAGRANGE, l'arrêtant.

Un moment.

MAD. DERMONT, qui a reconnu Lagrange, haut acot dignité.
Je suis sa mère.

LAGRANGE, feignant la surprise.

Vous, sa mère?

Mad. DERMONT.

Me méconnaiss-tu, Blaisot ?

LAGRANGE, *embarrassé.*

Hein ?... plaît-il ?... vous vous trompez, je me nomme Hector de Lagrange.

Mad. DERMONT.

Je te reconnais malgré ta brillante livrée....

LAGRANGE, *à part.*

Pas moyen de lui imposer...

Mad. DERMONT.

Tu es ce Blaisot qui, jeune encore, un jour d'hiver rigoureux, dans le temps de mon opulence, vint mendier à ma porte et que je recueillis, glacé par le froid et mourant de faim !...

LAGRANGE, *tout interdit.*

Ma chère dame, croyez....

Mad. DERMONT.

Elevé dans ma maison, comblé de mes bontés, je te fis entrer au service de mon fils bien aimé.... C'est à toi maintenant de me conduire vers ce fils, ingrat peut-être, mais toujours chéri !

LAGRANGE.

Je ne demanderais pas mieux ; mais il m'est expressément ordonné....

Mad. DERMONT.

De fermer sa porte à sa mère ?

LAGRANGE.

Je ne dis pas cela... (*Avec un ton lamentable.*) mais en vérité je ne sais comment vous apprendre.... (*Portant la main à ses yeux.*) Ah !...

Mad. DERMONT, *avec inquiétude.*

Que veux-tu dire ? explique-toi !

LAGRANGE.

Votre fils !...

Mad. DERMONT.

Eh bien ! mon fils !...

LAGRANGE.

Vous le voulez ?... apprenez donc ce que je voulais dérober à votre tendresse... une grave maladie...

Mad. DERMONT.

O ciel ! ah ! conduis-moi, conduis-moi auprès de lui, je t'en supplie....

LAGRANGE.

Cela m'est impossible... en ce moment.

Mad. DERMONT, *avec énergie.*

Je le veux. Tu voudrais m'empêcher de voir mon fils ?... de

lui prodiguer mes soins?... Ah! malgré toi... (*Elle veut entrer de force.*)

LAGRANGE, *la retenant.*

Arrêtez, Madame.... c'est aujourd'hui son mauvais jour. Attendez, pour le voir, jusqu'à demain; oui, demain. Mais la nuit augmente; ne restez pas ici plus long-temps, je vais vous trouver un excellent gîte. Venez, venez, vous dis-je, (*On entend du bruit et des éclats de rire. Norbert dit ces mots dans la coulisse:*) Venez, Mesdames; M'érange nous attend. (*Lagrange se porte au fond et dit:*) ah! malédiction! voilà nos convives. (*En ce moment Norbert et Raphaël, plusieurs jeunes Officiers et Dames inoités à la soirée du Chevalier, viennent du côté de la ville et s'avancent vers la grille en se livrant à la plus vive gaieté; la nuit augmente toujours.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, NORBERT, RAPHAEL, Dames, Officiers.

NORBERT, *donnant la main à une dame.*

Quelle soirée, ou plutôt quelle nuit délicieuse nous allons passer! Le jeu, la table, l'amour, tout y sera réuni!

MAD. DERMONT.

Qu'entends-je!..

LAGRANGE, *bas et voulant l'entraîner du côté opposé.*

Suivéz-moi, Madame.

MAD. DERMONT, *s'arrêtant et écoutant.*

Non, je reste.

NORBERT.

Le Chevalier de M'érange est un homme charmant.

RAPHAEL.

Beau joueur.

NORBERT.

Bon convive.

RAPHAEL.

Ami de tous les plaisirs.

NORBERT.

Il faut qu'il ait une santé de fer pour résister à la vie qu'il mène; il ne manque pas une partie, eh bien! il se porte toujours à merveille. (*Ils enrent tous par la grille.*)

SCENE XIX.

MADAME DERMONT, LAGRANGE.

MAD. DERMONT.

(O ciel! qu'ai-je entendu? c'est donc pour se livrer à la débauche que mon fils refuse de me recevoir!

LAGRANGE.

Croyez, Madame...

Mad. DERMONT.

Laisse-moi!... ah! je ne demande plus à entrer dans cette maison
 dont je rougirais maintenant d'approcher.

LAGRANGE.

Suivez-moi, de grâce; et vous saurez...

Mad. DERMONT.

Eloigne-toi, digne agent d'un fils qui me déshonore!

LAGRANGE, *s'avançant vers elle.*

Madame, il faut absolument que je vous conduise...

Mad. DERMONT, *le repoussant.*

Aurais-tu l'audace d'employer la violence?...

LAGRANGE, *effrayé.*

Grand Dieu! me croyez-vous capable... (*à part.*) me voilà dans
 un bel embarras...

Mad. DERMONT.

Sors de ma présence, tu me fais horreur.

LAGRANGE.

J'obéis puisque vous l'exigez absolument... mais j'espère que
 demain, plus calme, vous entendrez nos raisons... Vous saurez
 que la nécessité...

Mad. DERMONT.

Rien ne peut justifier cette infâme conduite!

LAGRANGE, *bien humblement.*

Puisque vous refusez de m'écouter, je me tais; vous ne voulez
 pas que je vous conduise dans un lieu convenable?... et que j'aie
 soin moi-même...

Mad. DERMONT.

Misérable! qui t'a donné le droit d'avilir celle qui fut ta bien-
 faitrice.

LAGRANGE

C'est au nom de votre fils...

Mad. DERMONT.

Je ne veux rien de lui!... éloigne-toi, éloigne-toi! je te l'or-
 donne. (*Lagrange, à qui ce ton de dignité impose, rentre par la grille
 en faisant de profondes révérences.*)

SCENE XX.

MADAME DERMONT, *seule.*

Voilà donc l'accueil qui m'attendait dans cette ville?... fils
 indigne! je te... Arrête, malheureuse! ne le maudis pas!...
 suis-je moi-même à l'abri du reproche!... ce qui m'arrive au-

jourd'hui n'est-il pas le juste châtement d'une aveugle prévention qui me fit oublier que j'avais un autre fils et qu'il avait aussi des droits à ma tendresse!... je le repoussai de mon sein. . je le forçai à s'exiler de la maison paternelle... Edouard! Edouard! ah! pardonne à ta mère! tu es bien vengé! (*Elle tombe accablée sur le banc, au bas de la terrasse; il fait tout à fait nuit.*)

SCENE XXI.

MADAME DERMONT, LAGRANGE.

(*Lagrange, reparaisant sur le seuil de la grille et regardant de tous côtés.*)

LAGRANGE.

Je n'entends plus rien... il paraît que la bonne dame a pris son parti... nous voilà tranquilles jusqu'à demain... demain elle verra son fils, et son cœur maternel en passera par où nous voudrons.

SCENE XXII.

LES MEMES, CONVIVES, VALETS.

(*Plusieurs groupes de personnes invitées chez le Chevalier s'avancent gaiement; des Valets portant des fulots, sont en avant pour éclairer leurs maîtres. Lagrange va au-devant d'eux.*)

LAGRANGE.

(*Soyez les bien-venus, Messieurs et Mesdames, la fête sera complète. (Les convives entrent; Lagrange va rejoindre les valets restés en arrière.)* Allons, suivez-moi vous autres; je ne vous ai pas oubliés. Tandis que nos maîtres, dans le salon, se livreront aux plaisirs de la table et du jeu, nous en ferons autant dans l'antichambre. Entrez, entrez, mes amis, et vive la joie!... (*Tous les Valets entourent Lagrange et le suivent avec des démonstrations de joie. Pendant ce temps madame Dermont se lève en chancelant du banc de pierre où elle était assise; restée seule en scène, elle s'avance presque évanouie vers la grille. On entend dans le lointain une musique joyeuse qui annonce le commencement du bal.*)

SCENE XXIII.

MADAME DERMONT, seule.

Que je souffre!... ah! je sens que je vais expirer... là fatigue... le besoin! Misérable! c'est sous tes yeux que ta mère veut rendre son dernier soupir. (*Ses forces l'abandonnent, elle pousse un gémissement profond et tombe évanouie sur le seuil même de la grille.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Théâtre représente les bords de la mer, à l'entrée d'un port. En avant, du côté gauche, la cabane du pêcheur Antoine; à droite une maison de belle apparence, s'avancant un peu en angle. Au premier étage de cette maison est un grand balcon praticable, sur lequel ouvrent plusieurs grandes croisées qui laissent voir l'intérieur des appartemens; sous le balcon est une petite porte; tout le fond offre en perspective une vaste étendue de mer. A gauche, la rive est défendue par de hauts rochers praticables.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHEVALIER, NORBERT, RAPHAEL, Dames et jeunes Officiers; sur le balcon, LAGRANGE et plusieurs valets sous le balcon (1) assis à une table chargée de verres, de bouteilles et de cartes; Danseurs, Baladins, Montreurs de curiosités, Peuple, Mariniers, etc., etc. Il fait encore nuit. Le ciel est un peu orageux, et le mouvement des flots semble annoncer une tempête. Le balcon est éclairé par des lustres placés dans l'intérieur des appartemens; plusieurs flambeaux sont placés sur la table des domestiques. Lagrange se lève de table et donne quelques ordres aux baladins qui entourent les montreurs de curiosités.

NORBERT, au chevalier.

Chevalier, commençons-nous le trente et quarante?

(1) Le balcon doit être assez avancé pour abriter du moins en partie la table des domestiques.

LE CHEVALIER.

A l'instant. (*A quelques officiers.*) Allons, mes amis, fêtons tour-à-tour, dans cette nuit délicieuse, Bacchus, l'Amour et la Fortune.

LAGRANGE, *s'avancant sur le devant de la scène.*

Un ivrogne et deux aveugles!... c'est juste ce qu'il nous faut pour rétablir nos finances. (*Aux danseurs.*) Allons, vous autres, je ne vous ai pas payé la nuit entière pour voir la rareté, la curiosité. (*Aux montreurs de curiosités.*) Et vous, déployez votre savoir faire. (*Aux valets.*) Nous, pendant ce temps, (*prenant des cartes*) continuons notre partie.

Quelques dames et plusieurs cavaliers s'asseyent sur le balcon, où apparaissent de temps à autre le Chevalier, Norbert et Raphaël. Les tables de jeu sont dressées dans le salon; on aperçoit des groupes de joueurs, et l'on entend quelquefois les cris des parieurs. Cependant, à la voix de Lagrange, il s'est fait un mouvement général parmi les baladins.

A ce bruit de fête, des mariniers et de jeunes filles du voisinage arrivent de tous côtés, et après avoir un instant regardé les jeux, se mêlent aux danses.

BALLET.

Les danses sont un moment suspendues. Le tonnerre se fait entendre de plus près; les éclairs deviennent plus fréquens. Mouvement d'inquiétude parmi les divers groupes. Lagrange quitte la table, va au fond et après avoir regardé, revient et cherche à rassurer tout le monde.

LAGRANGE.

Eh bien! cet orage éloigné vous fait-il peur? je ne crains rien, moi, quand je m'amuse! (*Aux valets.*) Ah ça! vous autres, laissez-là un moment les cartes... (*Avec une importance comique.*) Je vais chanter!

LE CHEVALIER, *qui a reparu sur le balcon, aux dames.*

Oh! vous pouvez l'écouter, Mesdames; vous verrez que le drôle a une assez jolie voix.

LAGRANGE, *aux valets.*

Attention, et répétez le refrain. (*Il chante.*)

Premier couplet.

Voyez cet éclair lumineux,
Qu'aussitôt la foudre accompagne;
Il couvre l'horizon de feux;
Tel part et jaillit le champagne.
Je me ris des vents en courroux,
De l'orage, effroi de la terre,
Pourvu qu'à l'abri de leurs coups
Il ne pleuve pas dans mon verre.

CHOEUR DE VALETS.

Rions,
Chantons,
Buvons,
Trinquons!

Lagrange reprend les quatre derniers vers. Les valets boivent. Lagrange chante son second couplet le verre à la main.

2^{me} COUPLET.

En savourant ton jus divin
Qu'on oublie aisément l'orage!
O père aimable du bon vin,
Bacchus, soutiens mon gai courage!
Que m'importe ce bruit des flots,
Ce vent qui dévaste la terre!
Qu'il brise à son gré nos vaisseaux
Mais qu'il ne brise pas mon verre.

Les valets répètent le refrain.

3^{me} COUPLET.

- (1) Qu'un autre, sur les flots amers,
Cherche la gloire ou la fortune;
Moi, sous l'abri de pampres verts,
Je ris des fureurs de Neptune.
Loin de moi tout penser chagrin!
Aux longs roulemens du tonnerre,
En répétant un vieux refrain,
J'unirai le choc de mon verre!

Les valets répètent le refrain. Antoine accourt.

SCENE II.

Les Mêmes, ANTOINE, JEANNETTE, Pêcheurs, etc.
Vers la fin de la scène précédente le ciel s'est peu à peu couvert de nuages noirs : à la fin du troisième couplet la tempête se déclare. Les dames veulent quitter le balcon; le chevalier les engage à rester, en leur montrant la beauté terrible du tableau qui s'offre à leur vue. Antoine accourt dans le plus grand désordre, suivi de Jeannette et de plusieurs camarades.

ANTOINE, à Lagrange et aux divers personnages qui remplissent la scène.

Mes amis, messieurs, j' venons d'apercevoir au loin un vaisseau en perdition... volons à son secours.

Aucun des valets ne bouge, et les baladins sont plutôt prêts à fuir qu'à suivre Antoine.

(1) Ce couplet se passe à la représentation.

LAGRANGE, avec un sang froid à Antoine.

Allez, allez, mon brave homme.

Il reprend, à voix basse, le refrain de sa chanson.

ANTOINE, un instant muet d'indignation, puis s'écriant d'une voix terrible.

Quel égoïsme affreux ! quelle insensibilité ! . . . (*Aux pêcheurs et aux marins.*) Suivez-moi, et risquons s'il le faut notre vie pour sauver celle de nos semblables.

Il court, suivi des marins, sur le bord de la mer. Jeannette reste un moment sur le devant de la scène. Lagrange a levé les épaules au mouvement d'indignation d'Antoine ; il ordonne de continuer les jeux et les danses, et se rassied. Dans le fond ; les pêcheurs et les marins, diversement groupés, et dont Antoine dirige les efforts, regardent au loin, et tâchent de mettre des chaloupes à la mer. Sur le haut du rocher, qui est dans le fond à droite, on a placé un de ces grands candélabres de bois, pleins de résine enflammée, tels qu'on en voit dans les ports pendant les orages. Sur le balcon on voit toujours le Chevalier et ses convives, examinant tranquillement les effets de la tempête.

LE CHEVALIER, à une dame.

Le magnifique tableau.

RAPHAEL, avançant la tête.

Admirable ! . . . (*Se retournant sur-le-champ et parlant dans l'intérieur.*) Démarquez, Mousu, ze vous prie.

JEANNETTE, à part.

Quelle gaieté dans cette maison ! conçoit-on ça ? on rit, on boit, on chante, sans seulement songer qu'en ce moment une foule de malheureux sont livrés à toutes les horreurs d'une mort certaine.

Elle leve les mains au ciel et court auprès de son père.

NORBERT, du balcon où il est placé, parlant à l'un des joueurs.

Deux à tout, trois cœurs, jeu de règle.

Les danses continuent au fracas du tonnerre. Cependant l'orage augmente encore : la pluie tombe. Antoine grimpe au haut du rocher. Coup de canon de détresse ; les danses sont interrompues. Lagrange et les valets se lèvent ; moment de silence auquel succède un horrible coup de tonnerre ; la foudre brille, éclatè et tombe ; le candélabre est renversé ; cri d'effroi général ; les danseurs se sauvent de différens côtés ; Jeannette et les mariniers s'éloignent du rioage avec horreur et pitié. Antoine, qui avait atteint le haut du rocher, fait un geste de

douleur, jette un dernier regard sur les flots, et s'écrie d'une voix lamentable.

ANTOINE.

Les infortunés!... ils sont perdus! A peine a-t-il dit ces mots, qu'un vaisseau, dont on n'aperçoit plus que les mâts, vient sombrer au pied du rocher. Les soldats, les pêcheurs et les marins s'éloignent peu à peu. Le Chevalier et ses convives quittent le balcon. Lagrange et les valets rentrent en emportant la table à laquelle ils étaient assis. Antoine redescend du rocher; il est resté seul avec sa fille.

ANTOINE.

Retirons-nous; viens, Jeannette; nous n' pouvons plus rien; ce malheureux navire est tout à fait englouti... nous n' devons plus espérer que personne puisse gagner le rivage. Antoine rentre dans sa cabane avec sa fille. La scène est vide; mais les croisées du balcon, restées ouvertes, laissent toujours voir un intérieur bien éclairé, et des personnes allant et venant.

SCENE III.

EDOUARD, XURI.

La tempête continue toujours. On aperçoit Edouard et Xuri dans une petite chaloupe, ballottée et poussée par les vagues sur une pointe de rocher, qui s'avance dans le fond. Ils disparaissent un moment, et bientôt l'on ne voit plus que la chaloupe vide qui se brise contre la rive et est engloutie sous les flots. Edouard et Xuri reparaissent; ils grimpent péniblement de rocher en rocher; et atteignant enfin un petit sentier qui les conduit sur le rivage. Ils se prosternent et remercient le ciel de les avoir sauvés.

XURI.

Vous voyez, maître, le ciel a protégé nous.

EDOUARD, *dont le ton est toujours un peu brusque.*

Hélas! nos malheureux compagnons de voyage ont tous péri!

XURI, *tristement.*

Oh! mon Dieu! oui... C'est aussi faite à eux. Quand on a mis chaloupe en mer, personne n'a voulu y entrer; on croyait soi plus en sûreté dans grand navire. Moi seul vous ai dit: venez, maître, ayez confiance; je réponds de mener vous sur le rivage; vous avez écouté moi, et nous voilà sauvés. Oh! tempête, ne fait pas peur à Xuri; sur les côtes d'Afrique, li habitué à voir cela.

EDOUARD, *avec accablement s'asseyant sur un quartier de roche.*

Le sort funeste qui me poursuit depuis mon enfance ne se dément pas.

XURI.

Bast ! faut être plus fort que li.

EDOUARD.

J'ai tout perdu... rien n'a échappé au naufrage... rien...

XURI.

Maître, du courage ! tempête du ciel passe : beau temps reviendra aussi pour nous.

Il cherche à consoler son maître, qui paraît insensible à ses soins. Le calme renaît peu à peu ; le ciel s'éclaircit.

EDOUARD.

Banni de la maison paternelle, repoussé des bras de ma mère, déçu dans mon premier et unique amour, lorsque, par un travail opiniâtre et une persévérance à toute épreuve, je crois avoir triomphé de ma mauvaise étoile ; quand, possesseur d'une honnête fortune, je reviens dans ma patrie pour la partager avec ma mère, dont j'ai appris les malheurs, et qui, malgré son injustice, me fut toujours chère... Je vois en touchant au port toutes mes espérances s'évanouir, et je deviens plus malheureux que jamais.

XURI.

Ah ! pourquoi vous avoir quitté vos habitations paisibles, vos belles plantations ? quelle raison vous a fait vendre vos biens, pour exposer vous à tout perdre sur mer orageuse ? nous, si heureux là-bas !

EDOUARD.

J'ai voulu revoir ma patrie... tout me rappelait en France : ma mère... une amante adorée... (*retombant dans ses sombres réflexions.*) tous mes vœux sont trompés!...

XURI.

Bon M. Dermont, pas désespoir comme ça ; vous pas avoir tout perdu... pour vous Xuri travaillera... moi vous si tant attaché ! tant que cœur battra là, Xuri sera tout à vous, prêt à vous servir, à tout faire pour adoucir vos chagrins... Allons, venez, maître ; l'air est humide et froid... Faut d'abord chercher un abri pour reposer nous jusqu'à ce que le jour soit venu.

EDOUARD.

Cet abri, où le trouver ? comment le payer ? Qui accueillera de tristes naufragés, qui ne peuvent acheter la compassion ?

XURI, *portant ses regards du côté du balcon d'où partent des éclats de rire.*

Tenez, maître, entendez-vous ? Voilà une maison où moi voir beaucoup de lumières ; on chante, on rit ; c'est certainement la demeure d'un riche... frappons à sa porte. Il bénira le ciel qui envoie à li, au milieu de la nuit, si belle occasion de faire le bien.

EDOUARD.

Bon Xuri! tu le crois? frappe. Puisse-tu ne pas être désabusé!

XURI.

Oh! nous ferons grand plaisir, j'en suis sûr; vous allez voir.

(*Il frappe fortement à la porte qui est au-dessous du balcon.*) Holà! eh! quelqu'un; ouvrez.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LAGRANGE.

LAGRANGE, dans l'intérieur.

Qui diable fait donc ce bruit à la porte de notre maison?

XURI, froppant toujours.

Ouvrez! ouvrez!

LAGRANGE, paraissant à l'une des fenêtres, sous le balcon.

Qui êtes-vous?

XURI.

De malheureux naufragés, accablés de fatigue et de besoin.

LAGRANGE.

Eh bien! après?

XURI.

Nous demandons l'hospitalité pour le reste de la nuit.

LAGRANGE.

Cherchez ailleurs; notre maison n'est pas une auberge.

Il se retire et ferme brusquement la croisée.

XURI.

Cœur sans pitié!

EDOUARD.

L'argent ferait bientôt ouvrir cette porte qui reste fermée à la voix de l'infortune.

XURI.

Oh bien! moi va en offrir à li. Moi pas fâché de le faire venir pour venger nous un peu. (*Allant frapper plus fort à la porte.*) Holà! hé!

LAGRANGE, reparaissant à la porte une lanterne à la main.

Peste soit de l'importun! Retirez-vous, ou je vous ferai chasser comme des vagabonds.

XURI.

Nous demandons pas que vous receviez nous pour rien; nous avons de l'argent.

LAGRANGE, entrant en scène.

Plaît-il?... Mille pardons! que souhaitez-vous?

XURI, *l'amenant sur le devant de la scène.*

Mauvais cœur! toi n'avoir donc jamais connu le malheur?

LAGRANGE, *en colère.*

Vilain négriillon, je te trouve plaisant, avec ta morale! Si tu as l'audace de nous déranger encore...

EDOUARD, *se levant, et allant à Lagrange.*

Vous êtes un insolent; laissez-nous.

LAGRANGE.

Un insolent! l'ami, savez-vous bien à qui vous parlez?

EDOUARD.

A un drôle que je châtierais cruellement, si je n'aimais mieux en laisser le soin à son maître.

LAGRANGE, *reculant.*

Vous avez la hardiesse de me menacer!

XURI, *prêt à se jeter sur lui.*

Toi, décampe, ou si non...

SCENE V.

Les Mêmes, NORBERT, RAPHAËL, Plusieurs voix,
qui partent de l'intérieur de la maison.

Lagrange!... Lagrange!...

NORBERT, *paraissant sur le seuil de la porte avec Raphaël.*

Allons, Lagrange, on a besoin de toi. Avec qui donc es-tu en dispute?

LAGRANGE, *à Norbert.*

Mille pardons, Monsieur.

NORBERT.

Te voilà bien en colère; quel est cet homme? (*en montrant Edouard.*)

LAGRANGE.

Un misérable mendiant, sans doute...

(*Dans l'intérieur.*)

Lagrange! Lagrange!

LAGRANGE.

Me voilà... (*à Xuri*) Toi, si tu reviens...

Xuri fait un geste menaçant; il rentre précipitamment.

SCENE VI.

Les Mêmes, excepté LAGRANGE.

Norbert et Raphaël s'avancent en scène. Edouard se rassied sur le banc; Xuri est auprès de lui, et semble chercher à calmer sa colère.

RAPHAËL, *bas à Norbert.*

Vous avez compris mon signal, et vous êtes descendu sour le champ. Voilà il moment de prendre de nouvelles mesures. Tout

nous a réoussi. Le chevalier de Méranze est le seul qui résiste
encora ; ne serait-il pas temps de faire ousage de ce gieu ?...

NORBERT.

Contre Méranze ? Oh ! non, non ; honnête Raphaël, je te
le défends.

RAPHAEL.

Ma , écoutez-moi donc. Qu'esto est votre intérêt comme il
mio , et l'inexpérience dou Chevalier...

NORBERT.

Non , je m'intéresse à lui ; je ne veux pas. Rentre.

RAPHAEL, à part, en rentrant.

Basta ! il a beau dire ; nous aurons aussi l'arzent de Méranze ,
ou io ne m'appelle piou Briccone. (Il rentre dans la maison.)

SCENE VII.

ÉDOUARD, NORBERT, XURI.

Norbert se rapproche de la maison, en examinant Edouard.

XURI.

Oubliez ce méchant. Vais chercher, moi, un autre azile ; serai
bientôt revenu ; n'impatiencez pas vous, bon monsieur Dermont !
Il s'éloigne.

SCENE VIII.

ÉDOUARD, NORBERT.

NORBERT, *était prêt à rentrer ; au nom de Dermont, il s'est arrêté.*

A part.

Dermont !.. Qu'entends-je ? (*s'approchant vivement d'Edouard.*)
Vous vous nommez Dermont ?

ÉDOUARD, *se levant.*

Oui, Monsieur.

NORBERT.

Fils de feu M. Dermont, négociant de Nantes ?

ÉDOUARD.

Lui-même. Que voulez-vous ?

NORBERT, à part.

Ah ! enfin, je l'ai trouvé... (*Haut.*) Savez-vous qui je suis ?

ÉDOUARD.

Nullement.

NORBERT.

Je me nomme Norbert.

ÉDOUARD.

Soit ; ce nom m'est inconnu.

NORBERT.

Il est possible, en effet, qu'on vous l'ait caché; mais, j'appartiens à une famille que vous devez connaître; je suis parent des d'Orvilly.

EDOUARD, avec la plus vive émotion.

D'Orvilly!... ô ciel!...

NORBERT.

Ce nom vous épouvante! Vous voyez en moi votre plus cruel ennemi.

EDOUARD.

Vous, mon ennemi!

NORBERT.

Oui, perfide! je suis le vengeur de l'infortunée que ton exécrable amour a entraînée dans l'abyme.

EDOUARD.

Quel langage!

NORBERT.

Tu croyais avoir échappé à ma vengeance, mais le ciel te livre à mes coups. Rends l'honneur à ta victime, ou meurs...

EDOUARD.

Je cherche en vain le motif de ce courroux que je crains peu, mais qui m'afflige. Oserait-on croire que j'ai pu outrager à ce point la vertu la plus pure? et que Mad. d'Orvilly...

NORBERT.

Mad. d'Orvilly sait tout; elle applaudira, la première, à ton châtement.

EDOUARD.

Grand Dieu! que voulez-vous dire? où est-elle? où est-elle? Si j'ai pu l'offenser, c'est à ses pieds que je veux expier ma faute.

NORBERT.

Non, c'est le fer à la main; ou bien, prononce ici le serment d'épouser ma sœur.

EDOUARD.

Votre sœur! Celle que j'adore n'eut jamais de frère.

NORBERT.

Oui, tu l'ignorais... frémis donc; il est devant toi!

EDOUARD.

Vous!

NORBERT.

Moi-même!

EDOUARD.

Quel inexplicable mystère!

NORBERT.

En vain ta lâcheté voudrait se soustraire à mon courroux...

SCENE IX.

Les Mêmes , LE CHEVALIER DE MÉRANGE.

LE CHEVALIER , *paraissant sur le balcon.*

Que faites-vous donc là-bas , Norbert ?

EDOUARD , *à part.*

Qu'entends-je ?...

NORBERT

Je suis à vous , cher Mérange !

EDOUARD , *à part.*

Mérange ! c'était le nom de mon frère.

NORBERT , *au Chevalier.*

Félicitez-moi ; j'ai trouvé celui que je cherchais.

LE CHEVALIER , *d'un air négligent.*

Tant mieux. Est-ce à l'épée ou au pistolet ? Nous expédierons cette affaire quand vous voudrez. Ah ! ça , dépêchez-vous. Pariez-vous à l'écarté ? la table est couverte d'or.

NORBERT.

Dix louis pour vous.

LE CHEVALIER , *quittant le balcon.*

Bien ! hâtez-vous.

SCENE X.

EDOUARD , NORBERT.

EDOUARD , *à part.*

C'est lui-même ; je n'en puis douter.

NORBERT.

Ce soir , à six heures , trouvez-vous derrière les remparts ; j'ai le choix des armes : ce sera à l'épée.

EDOUARD.

Monsieur , je suis peu fait au ton que vous avez pris avec moi. Cependant je veux bien l'excuser , grâce à votre qualité de parent de Madame Dorvilly ; et si vous voulez m'écouter...

NORBERT.

Vous écouter ? entendre de nouveaux mensonges , prêter l'oreille à de nouvelles fourberies !...

EDOUARD , *avec une colère qu'il comprime à peine.*

Monsieur !...

Les Aventuriers.

NORBERT.

Enfin, êtes-vous Henri Dermont, de Nantes ?

ÉDOUARD, à part.

Henri ! ô ciel !... tout est expliqué.

NORBERT.

Vous restez confondu...

ÉDOUARD.

Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi... votre courroux est juste : je l'approuve, et vous saurez bientôt que moi-même...

NORBERT.

Non, non, tu ne m'échapperas point ; tu me rendras l'honneur, ou si ta lâcheté s'y refuse, je te couvre partout d'opprobre...

ÉDOUARD.

C'en est trop ! J'ai compris votre erreur mais je me croirais indigne du nom que je porte, si je n'acceptais pas votre défi...

NORBERT.

Vous me parlez enfin comme je le veux.

À la fin de cette scène on entend un grand bruit dans le salon du Chevalier ; au milieu des voix qui s'élèvent, on distingue celles du Chevalier et de Raphaël. Edouard remonte la scène, plongé dans ses réflexions.

LE CHEVALIER, dans l'intérieur, se levant et frappant sur la table de jeu à Raphaël.

Vous avez vu mon jeu.

RAPHAEL.

Comment ? comment ? monsu...

LE CHEVALIER.

Vous êtes un fripon !...

RAPHAEL.

Messieurs, Messieurs, ici vous prenez pour témoins...

LE CHEVALIER.

Vous êtes un fripon, vous dis-je. (*Le Chevalier jette les cartes à la figure de Raphaël et lui donne un soufflet. Cris confus. On entend le bruit d'un lustre qui se brise ; peu à peu les voix s'éloignent et tout rentre dans le silence.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, LAGRANGE.

LAGRANGE, sortant précipitamment de la maison, à Norbert.)

Venez, venez vite, Monsieur ; mon maître a pris dispute avec votre M. Raphaël ; les noms de fripon, d'escroc, de calomniateur ont été déjà reçus et rendus ; on va se battre.

NORBERT, à part.

Maudit Raphaël!... je lui avais défendu!... (à Lagrange) J'y cours. (à Edouard) A ce soir. (Il entre dans la maison avec Lagrange Le jour commence.)

SCENE XII.

ÉDOUARD, seul.

Quelle étrange aventure! Henri, mon frère! n'auras-tu donc vécu que pour le déshonneur de ta famille!... Mais cet homme lui parle en ami?... il ne le connaît donc que sous le nom de Mérange? Il faut le croire. Madame Dorvilly approuve la vengeance de Norbert... celle que j'adore à donc pu prononcer avec haine le nom de Derinont?... O coupable, coupable Henri!... Et il s'agit, à ce que j'ai pu comprendre, d'une infâme séduction... je me suis peut-être trop aisément livré au premier mouvement de l'orgueil offensé. Ce soir j'interrogerai de nouveau ce Norbert; d'ici là je verrai Henri... on peut encore tout réparer. Quoi qu'il en soit, mon devoir est tracé. Si Henri est sourd à la voix de l'honneur, il ne connaîtra pas le danger qui le menace... j'irai... oh! non, non, je n'arracherai pas la vie à cet homme... mais mon sang suffira peut-être à sa vengeance. Ma mère!... ce sera mon dernier sacrifice! hélas!... cette maison, ce luxe, cette fête annoncent que Henri est comblé de tous les dons de la fortune... et moi!... vertu, franchise, vous que je chérissais, que je chéris encore, le malheur est ma récompense!...

SCENE XIII.

ÉDOUARD, XURI.

ÉDOUARD.

Eh bien! Xuri...

XURI.

Hélas! maître, moi avoir rien trouvé... (jetant les yeux sur la cabane d'Antoine.) Ah! je viens de voir briller de la lumière à travers cette petite fenêtre. (Il indique la cabane du pêcheur.)

ÉDOUARD.

Nous trouverons peut-être un abri dans cette cabane.

XURI.

Elle est bien petite, et elle a l'air si pauvre...

ÉDOUARD.

Ceux qui possèdent peu, partagent volontiers. Frappe.

XURI.

Voyons. (Il frappe.)

ANTOINE, *de l'intérieur de la cabane.*
(Qui est là?

ÉDOUARD.

Deux malheureux échappés d'un naufrage.

ANTOINE, *toujours de l'intérieur.*

Me voilà! me voilà! je suis à vous.

ÉDOUARD.

Eh bien! Xuri, tu vois!

XURI.

Ah! Maître, nous allons donc trouver un bon cœur.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE, *sortant de sa cabane avec empressement, et levant les mains au ciel.*

(Ah! mon dieu!... *(retournant à la porte de sa cabane, et parlant dans l'intérieur.)* Oui, oui, madame; il paraît qu'il y en a quelques-uns de sauvés! *(à Edouard.)* Que puis-je pour vous?

ÉDOUARD.

Brave homme, nous vous demandons la permission de nous reposer un instant chez vous

ANTOINE.

Ma chaumière est petite, mais elle est assez grande si vous vous contentez de peu de place et de beaucoup de bonne volonté. Entrez, vous serez bien reçus! ma fille a déjà partagé sa chambre avec une pauvre femme que j'ai recueillie hier soir, à la grande entrée de cette belle... et maudite maison; eh bien, j' ferai la même chose avec vous, et tout s'arrangera le mieux possible.

ÉDOUARD.

Comment récompenser le service que vous nous rendez?...

XURI.

Nous pas avoir d'argent pour donner à toi...

ANTOINE.

Vous n'avez pas d'argent? tant pis pour vous, car on ne fait rien sans cela dans ce pays-ci... Ce n'est pas pour moi que je vous dis cela, au moins!.. le peu que je puis vous donner, je vous l'offre de bien bon cœur pour rien!... *(à Edouard)* Allons, venez, venez.

ÉDOUARD, *sur le devant de la scène.*

Quelle situation! malheureux Edouard!

ANTOINE, *remontant la scène.*

Jeannette! Jeannette!

SCENE XV.

LES MEMES, JEANNETTE, (*d'abord*) puis Mad. DERMONT.

JEANNETTE, *entrant.*

Me v'là, mon père.

ANTOINE, *à Jeannette.*

Un bon feu, ce qu' nous avons de meilleur pour ces braves gens.

JEANNETTE, *avec empressement.*

Oui, mon père

Mad. DERMONT, *sortant de la cabane au moment où Jeannette va y entrer.*

O ciel! tu as exaucé nos prières! où sont-ils, ces infortunés?
(*à Antoine*) Ah! que je vous aide à les secourir.

ÉDOUARD.

Quelle voix a frappé mon oreille?

Mad. DERMONT, *jetant les yeux sur Edouard.*

Grand dieu que vois-je? c'est lui, c'est Edouard! mon fils!...

(*Elle tombe dans ses bras.*)

ÉDOUARD.

Dieu, ma mère!

ANTOINE, *avec étonnement.*

Sa mère!...

Mad. DERMONT.

Où snis-je?... Oui, c'est lui!... Lui?... (*d'une voix altérée et suppliante.* Edouard!... Edouard! pardonne à ta mère les maux qu'elle t'a causés... le ciel l'en a punie!

ÉDOUARD.

Ah! je ne revenais auprès de vous, que pour vous consacrer mon existence.

Mad. DERMONT.

Dois-je croire à tant de bonheur?

ANTOINE, *à mad. Dermont.*

Ma chère dame, entrez dans not' chaumière.

JEANNETTE.

Nous f'rions tout not' possible pour vous y ben r'cevoir.

Mad. DERMONT.

Braves gens!... déjà je vous dois la vie...

ANTOINE.

N' parlons pas d' ça.

Mad. DERMONT.

Laissez-moi quelques instans...

ANTOINE.

J'entends, j'entends ; après une longue absence , l'on a bien des choses à se dire , n'est-ce pas ? A vot' aise , j' rentre. (*bas à Jeannette.*) Toi , Jeannette ; tu vas partir pour la maison de campagne de mad. d'Orville ; j'irons t'y r'joindre. (*A Edouard , en lui montrant sa cabane.*) V'là not' porte ; all' vous s'ra toujours ouverte.

Il entre dans la cabane avec Xuri ; Jeannette sort par un autre côté.

SCENE XVI

M^{me} DERMONT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part.

O ciel !... et ce soir .. ce Norbert ! Ah ! cachons-lui le nouveau malheur qui la menace.

Mad. DERMONT.

O mon fils ! mon cher Edouard ! tu pourras oublier...

ÉDOUARD.

Ah ! comment me rappeler le passé , quand je reçois les caresses de ma mère. Mais , de grâce , satisfaites ma vive impatience ; par quel événement vous trouvai-je dans cette ville , si loin des lieux qui vous virent naître ? seule , dans cette pauvre cabane , semblant livrée à la commisération des étrangers... près de cette maison...

Mad. DERMONT.

Saurais-tu déjà qu'elle est habitée par le plus indigne fils ?

ÉDOUARD.

Il est donc vrai ; mon frère...

Mad. DERMONT.

Ah ! ne donne pas ce nom à ce monstre d'ingratitude... Mais , comment as-tu appris ?...

ÉDOUARD.

Son nom que j'ai entendu prononcer m'a frappé...

Mad. DERMONT.

Et tu l'as vu ?

ÉDOUARD.

Repoussé de sa porte par un valet impitoyable , je n'ai point réclamé un titre qu'il déshonore.

Mad. DERMONT.

Tu aurais en vain attendu de lui quelques secours... il avait déjà méconnu et repoussé sa mère.

ÉDOUARD.

Ah ! malgré tout le mal qu'il m'a fait , ce frère cruel , je veux le voir , le ramener repentant à vos pieds... Seul malheureux , j'aurais mieux aimé expirer de faim , que d'aller mendier auprès

le lui un asile et du pain... Mais, pour ma mère, je suis prêt à supporter toutes les humiliations !

MAD. DERMONT, *l'interrompant avec force.*

Et moi, je préférerais la mort à la honte de devoir quelque chose à ce fils coupable. J'ai laissé au ciel le soin de ma vengeance... Viens, viens, mon fils, mon seul fils !... je veux fuir ces lieux avec toi et, à force de soins et de tendresse, te faire oublier, s'il est possible, mon injustice à ton égard.

EDOUARD.

Je ne vous quitte plus, ma mère !... Frappé par le sort le plus rigoureux, j'avais perdu l'espérance ; mais votre présence me rend tout mon courage. Je possède quelques talents utiles ; je travaillerai pour vous nourrir.

MAD. DERMONT.

Tu reviens en France ?

EDOUARD.

Pauvre, ainsi que j'en suis parti...

MAD. DERMONT.

Dans le cours de tes voyages ?

EDOUARD.

Le ciel avait béni mon industrie... la mer a tout englouti...

MAD. DERMONT.

O mon Dieu !... N'importe, j'ai ces lieux en horreur... Partons !..

EDOUARD.

Sans aucune ressource ? Non, ma mère, je ne vous exposerai pas aux peines d'un semblable voyage... Il nous reste encore un autre parti à prendre. Cette ville est habitée par un grand nombre de riches négocians ; j'y puis trouver de l'emploi... J'avais dirigé mes pas vers ce port pour y prendre des informations... dont maintenant, dans la misère qui nous accable, je dois à jamais oublier l'objet... Mais j'y ai un correspondant à qui j'ai eu le bonheur de rendre quelques services, et je trouverai auprès de lui des conseils et des secours.

MAD. DERMONT.

Oui, mon fils, Dieu récompensera ta piété filiale ; il doit le bonheur à tant de vertus !

SCENE XVII.

Les Mêmes, XURI.

XURI, *accourant.*

Maître ! maître ! et mère à li, venez ; braves gens de la cabane m'envoient chercher vous.

EDOUARD.

Les excellens cœurs ! Ah ! puisse le ciel me mettre à même de pouvoir reconnaître un jour leur généreuse hospitalité ! Rentrez , ma mère , je vous confie à leurs soins. Je vais me rendre chez mon correspondant (*A part.*) Je verrai ensuite mon frère ; puisse-t-il réparer tous ses torts !

Il conduit sa mère jusqu'à la cabane. Lagrange paraît en ce moment à la porte de la maison du chevalier ; à l'aspect des personnages qui sont en scène , il rentre précipitamment. Mad. Dermont entre dans la cabane avec Xuri. Edouard sort du côté de la ville.

SCENE XVIII.

LAGRANGE, *seul, en'rant en scène.*

Il nous faut chercher un asile. Hélas ! mon maître à tout perdu dans cette nuit désastreuse , et M. Raphaël est près d'aller voir si l'on connaît dans un autre monde les cartes doubles et les dés pipés. M. Norbert m'a dit que les jours du chevalier étaient en danger... Moi , par contre-coup , je pourrais bien partager sa mésaventure...

LE CHEVALIER, *entr'ouvrant la porte.*

Lagrange, Lagrange.

LAGRANGE.

Par ici , par ici , monsieur. (*Il va au-devant du Chevalier.*)

SCENE XIX.

LE CHEVALIER, LAGRANGE.

LAGRANGE.

Venez , il n'y a plus personne de ce côté , et tandis que le tumulte et la confusion règnent dans l'autre partie de la maison , et qu'on est occupé à prodiguer des secours à cet odieux Raphaël , nous pouvons , de ce côté , qui donne sur la mer et sur la campagne , nous esquivier à la moindre apparence de danger.

LE CHEVALIER.

Ce Raphaël ! vouloir achever ma ruine par des moyens illicites , infâmes !...

LAGRANGE.

Il a employé contre vous l'instruction dont je vous parlais hier.

LE CHEVALIER.

Qu'il s'en soit servi avec d'autres , passe ; mais avec moi ! et quand je lui prouve qu'il n'est qu'un fripon , oser lever la main sur moi !....

LAGRANGE.

Vous l'en avez bien puni !... Ce maudit coup d'épée...

LE CHEVALIER.

C'est un accident.

LAGRANGE.

Soit ; mais la justice appelle cela d'un autre nom ; les duels sont sévèrement défendus : elle va se mettre à notre poursuite , et quand elle verra le théâtre de la dispute , et qu'elle ira aux informations ..

LE CHEVALIER.

Norbert a promis de seconder ma fuite. Je l'attends ; je suis très-content de lui : il a hautement désapprouvé Raphaël. J'avais cru un moment qu'il était de moitié avec lui ; mais j'ai reconnu mon erreur.

LAGRANGE.

Puisse-t-il nous indiquer une retraite sûre...

LE CHEVALIER.

Et pas un sou , après les coups les plus heureux , les plus brillans ! . . J'avais fait les calculs les plus savans , les plus certains ! Sans cet exécration Raphaël . . .

LAGRANGE.

Hélas ! monsieur , vous auriez bien fait auparavant de me payer mes gages.

LE CHEVALIER , *le saisissant au collet.*

Tes gages , malheureux ? tes gages ? . . . C'est à toi que je dois ma ruine . . . c'est toi qui m'as amené l'insigne fripon que je viens de punir . . . Tu t'entendais peut-être avec lui . . .

LAGRANGE , *blessé de l'accusation.*

Ah ! monsieur ! . . .

LE CHEVALIER , *le secouant fortement.*

Misérable !

LAGRANGE.

Monsieur , ayez pitié de moi par amour pour vous-même. Se vous faites tant de bruit , on va vous entendre.

LE CHEVALIER , *lâchant Lagrange.*

Crains de m'irriter encore. (*Parcourant la scène avec agitation.*) C'est un gouffre que l'intrigue ; il faut cent fois plus de talent pour ne pas s'y engouffrer , que pour arriver à la fortune par un chemin droit. Rien pour me rattraper ! . . . et ma mère ! . . .

LAGRANGE , *à part.*

Il est temps de songer à elle.

LE CHEVALIER.

Mais , moi-même , quel sort m'attend ? que faire ?

LAGRANGE.

Hélas !

LE CHEVALIER , *après un instant d'accablement , son caractère insouciant reprend le dessus.*

Et quoi ! dois-je ainsi me laisser abattre par un revers ? Une fois éloigné de cette ville , ne me reste-t-il pas encore tous mes

Les Aventuriers.

avantages ? J'ai de la jeunesse, du mérite... je ne suis pas mal... un bon mariage peut tout réparer !

LAGRANGE.

Comment donc ! pas le moindre doute ; il ne s'agit que d'attendre... Cependant afin de ne pas manquer ce bon mariage, ne perdons pas une minute... Je me suis emparé de tout ce que nous avions de plus précieux ; cela n'a pas été long ; on ne trouvera rien, excepté les mémoires de nos créanciers ; voilà votre manteau. . (Il aide son maître à se couvrir de son manteau.) Je cours chercher notre valise. (Lagrange va rentrer dans la maison ; Norbert accourt.)

SCENE XX.

LES MÊMES, NORBERT.

NORBERT.

Eh ! vite, Chevalier, hâtons-nous. Raphaël vient d'expirer. L'ordre est donné de vous arrêter, et la maison ne tardera sans doute pas à être environnée de gardes.

LE CHEVALIER.

O ciel !

NORBERT.

Suivez-moi ; vous verrez comment je sais servir mes amis. Raphaël est un misérable ; il n'a eu que ce qu'il méritait. Puisque Madame Dorvilly partage votre amour, ainsi que vous me l'avez dit, vous ne devez pas désespérer ; son crédit arrangera cette affaire. Venez.

LE CHEVALIER.

Où me conduisez-vous ?

NORBERT.

Dans un lieu où vous pourrez vous plaire ; nous y serons en moins d'une heure.

LE CHEVALIER, *bas à Lagrange.*

Et mes papiers ?

LAGRANGE.

Dans la valise...

NORBERT, *entraînant le Chevalier.*

Venez, venez !

LE CHEVALIER.

Ma foi !... sauve qui peut !

LAGRANGE.

C'est cela, sauvons-nous. (Norbert et le Chevalier s'éloignent ;

Lagrange va sortir sur leurs pas lorsqu'il heurte Xuri qui sort de sa cabane.

SCENE XXI.

LAGRANGE, XURI, puis EDOUARD.

LAGRANGE.

Encore ce b... !

XURI.

Encore ce méchant !

LAGRANGE.

Ah ! si j'avais le temps, je t'apprendrais... (*Il menace Xuri. Edouard paraît ; Lagrange se sauve.*)

SCENE XXII.

ÉDOUARD, XURI.

ÉDOUARD, *avec la plus vive agitation.*

Ah ! mon ami, le sort ne se lasse pas de me poursuivre... il ne m'a réuni à ma mère que pour lui faire partager tous les malheurs qui m'accablent.

XURI.

Vous encore plus malheureux ?

ÉDOUARD.

Tout me manque à la fois ! le correspondant que je croyais avoir dans cette ville, ne l'habite plus ; me voilà sans ressource, livré à la plus horrible misère... si je possédais encore la plus modique somme pour notre voyage ; une fois au milieu de notre famille, de nos connaissances, je pourrais espérer... mais rien ! rien !... lorsque quelques pièces d'or pourraient nous sauver, nous rendre au bonheur, peut-être.

XURI, *avec chaleur et abandon.*

Quelques pièces d'or?... maître, maître, vends-moi.

ÉDOUARD.

Mon ami !... Oui, le seul ami qui me reste.

XURI.

C'est justement pour ça ; ton ennemi ne se laisserait pas vendre pour toi.

ÉDOUARD, *pressant Xuri dans ses bras.*

Bon Xuri !... (*s'éloignant de Xuri et marchant à grands pas.*) Mais hélas ! ma mère, ma mère attend nos secours. (*Un grand tumulte extérieur se fait entendre.*) Quel tumulte !... quel bruit ! il semble venir de cette maison...

SCENE XXIII.

LES MÊMES, Mad. DERMONT, ANTOINE, Soldats, Peuple,
etc. *Mouvement général, les croisées qui donnent sur le balcon et*

belles qui sont en bas s'ourent avec violence; plusieurs personnes y paraissent. La porte au-dessous du balcon s'ouvre aussi vivement; il en sort un grand nombre de personnes parmi lesquelles sont des soldats; d'autres pelotons de gardes paraissent en même temps de divers côtés et cernent la maison. Ce tumulte a attiré une grande foule qui se répand sur la scène de tous les côtés. Mad. Vermont et Antoine sortent de la cabane, attirés par le bruit. En apercevant sa mère, Edouard va auprès d'elle. Tous d'eux témoignent la plus vive inquiétude en voyant que le tumulte vient de la maison habitée par le Chevalier.

MAD. DERMONT, à Edouard.

Que se passe-t-il donc dans cette demeure?... je ne sais quel affreux pressentiment... (La présence d'un officier de ville qui sort de la maison et s'avance au milieu des groupes, commande le silence et attire l'attention générale.)

SCENE XXIII. 24

LES MÊMES, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Ce n'est que par ici qu'ils ont pu fuir; mais les ordres sont donnés pour qu'ils ne puissent échapper aux recherches. (A la foule qui l'environne.) Mes amis, joignez-vous à nous pour livrer à la justice un misérable aventurier qui a trompé toute cette ville sous les dehors de l'opulence et d'un grand nom. On n'a pu saisir que ces papiers. C'est un vil intrigant déjà convaincu de mille fourberies... c'est un meurtrier que l'échafaud réclame, et dont le nom véritable est Henri Dermont, de Nantes!

MAD DERMONT, à part.

Dieu! ce dernier coup me donne la mort!... (Elle tombe évanouie dans les bras d'Edouard. Antoine et Xuri, qui s'étonne d'entendre le nom de son maître, s'empressent autour d'elle.)

ÉDOUARD, à part avec l'accent du désespoir, soutenant toujours sa mère.

Destin cruel!... il ne te manquait plus que de nous couvrir d'infamie!... (Mouvement général. Tableau sur lequel le rideau tombe.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente un jardin élégant. Au fond , à gauche , un pavillon isolé , formant une fabrique pittoresque. Ce pavillon est élevé sur un rocher percé en grotte ; de ce côté on aperçoit d'autres parties des jardins. A droite de ce pavillon , tient un mur de clôture. Ce mur se perd dans la coulisse , à droite , où l'on aperçoit une petite porte ; sièges , bancs de jardin , etc , etc.

SCENE PREMIÈRE.

M^{me} DORVILLY, JEANNETTE, puis GERTRUDE.

MAD. D'ORVILLY.

Je suis contente de te voir, Jeannette ; tu remercieras ton père de son attention. Vas-tu retourner à la ville ?

JEANNETTE.

Si Madame veut bien l' permettre , j'attendrai mon père qui n' tard'ra pas à venir.

MAD. D'ORVILLY.

C'est bien Mais , dis-moi , n'as-tu pas entendu parler de ce que vient de me raconter Gertrude ?

JEANNETTE.

Quoi donc , Madame ?

MAD. D'ORVILLY, à Gertrude qui entre.

Eh bien ! Gertrude ?...

GERTRUDE.

Tout ce que je vous ai dit , Madame , vient de m'être communiqué par Jacques , le fils du jardinier , qui arrive à l'instant même de la ville ; il m'a raconté , mot pour mot , tout ce qui s'y est passé

cette nuit... Cela a fait un train d'enfer ; un duel, un guet-à-pens
un assassinat peut-être...

MAD. D'ORVILLY.

Comment ? ce chevalier de Mérange...

GERTRUDE.

N'était pas plus chevalier que moi, Madame.

MAD. D'ORVILLY.

Et dit-on quel est son nom véritable ?

GERTRUDE.

Jacques ne l'a pas appris ; mais ce qu'il y a de certain, c'est
que ce Mérange n'est qu'un joueur, qu'un libertin, et que son
Lagrange ne vaut pas mieux que son maître.

MAD. D'ORVILLY.

Tu m'en faisais un si pompeux éloge !

GERTRUDE.

Moi, Madame?... Vous devez vous souvenir que j'avais beau-
coup changé sur leur compte ; oh ! l'on ne m'en fait pas long
temps accroire.

MAD. D'ORVILLY, *souriant*.

Oh ! sans contredit.

GERTRUDE.

~~En bien !~~ Madame, voyez quel bonheur ont eu ces mauvais
sujets-là ! ils ont échappé à toutes les recherches, et sont par-
venus à sortir de la ville... mais on est à leur poursuite, et
j'espère bien qu'on les rattrapera.

MAD. D'ORVILLY, *souriant toujours*.

Je ne te croyais pas si méchante, Gertrude. Allons, je te
laisse, je vais sortir un instant dans la campagne... Tu m'ac-
compagneras, Jeannette.

JEANNETTE.

Oui, Madame.

GERTRUDE.

Et moi, je vais rentrer à la maison, pour que votre déjeuner
soit prêt à votre retour.

MAD. D'ORVILLY.

Je ne tarderai pas à revenir.

GERTRUDE, *à part*.

Madame semble se plaire dans cette partie des jardins : c'est ici
qu'elle dejeuner. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

M^{me} D'ORVILLY, JEANNETTE.

MAD. D'ORVILLY, à elle-même.

Ce que vient de m'apprendre Gertrude me fait de la peine....
Ce chevalier de Mérange, malgré tous ses défauts, m'avait inspiré quelque intérêt... Et puis, cet air de ressemblance avec Edouard, me parlait en sa faveur... Cher Edouard... qu'es-tu devenu? me faudra-t-il renoncer à toute espérance de te revoir!

JEANNETTE.

Vous avez quelques chagrins, not' bonne maîtresse?

MAD. D'ORVILLY.

Allons, viens, Jeannette, suis-moi.

JEANNETTE.

Oui, Madame.

(Elle ouvre la petite porte du fond qui donne sur la campagne. On entend des pas précipités à l'extérieur; et Lagrange, l'air effaré, s'élance dans le jardin. Mad. d'Orville et Jeannette reculent effrayées à cette brusque apparition.)

SCÈNE III.

Les Mêmes, LAGRANGE, LE CHEVALIER, NORBERT.

LAGRANGE à son maître, qui paraît sur le seuil de la porte avec Norbert.

C'est le ciel lui-même qui nous ouvre cette porte! Venez, venez, Messieurs!

MAD. D'ORVILLY, qui est restée un moment immobile de surprise.

C'est Norbert et le Chevalier!...

LE CHEVALIER.

Que vois-je?... madame d'Orville?

NORBERT.

Eh! oui, Chevalier, bénissez-moi; vous êtes chez ma cousine.

LE CHEVALIER, à part.

O bonheur!

MAD. D'ORVILLY, encore toute interdite.

Que désirez-vous, Norbert?... et vous, Monsieur?...
Est-ce ainsi que je devais m'attendre à vous voir vous présenter chez moi?..

NORBERT.

Allons, ne le boudez pas; je vous jure qu'il n'a pas dépendu de lui de s'y présenter autrement; il vous racontera tout cela.

MAD. D'ORVILLY.

Quel ton étrange, Norbert, et quelle inconvenance!.. Et comment Monsieur ose-t-il...

NORBERT, *surpris du ton de Mad. d'Orville.*

Madame, je croyais que le chevalier de Mérange...

LE CHEVALIER, *interrompant Norbert.*

Laissez, laissez, Norbert... (*à voix basse à Norbert.*) Je saurais l'attendrir. (*A part.*) Toujours inflexible! Mais, il est un moyen de la forcer à me servir; il faut l'employer.

NORBERT, *qui vient de parler à voix basse à sa cousine.*

Je me retire, et je vais voir si, au-dehors, nous n'avons point quelque surprise à craindre. Mille pardons, ma belle cousine (*Bas au Chevalier.*) Heureux amant! le reste dépend de votre éloquence.

SCENE IV.

MADAME D'ORVILLY, JEANNETTE, LE CHEVALIER LAGRANGE.

MAD. D'ORVILLY, *à part.*

Quelle audace!... (*à Jeannette*) Eloigne-toi un moment. (*Jeannette se retire du côté du pavillon. On la perd quelques instants de vue. Au Chevalier.*) M'expliquerez-vous, monsieur, ce que signifie...

LAGRANGE.

Hélas! madame, si vous nous refusez votre secours, nous sommes perdus!

LE CHEVALIER.

Norbert ne m'aura point en vain conduit en ces lieux... vous m'arracherez aux malheurs que vous avez causés.

MAD. D'ORVILLY.

Moi!

LE CHEVALIER.

Oui, en me réduisant au désespoir. Frappé par vos refus du coup le plus sensible, en haine à moi même, puisque je n'avais pu toucher votre cœur, je me suis livré à tous les égaremens que m'inspirait le dégoût de la vie... partout j'ai cherché la mort... elle m'a fui... la nuit qui vient de s'écouler a vu s'engloutir mes dernières espérances... des pertes immenses! un duel malheureux... ah! le ciel m'est témoin que je ne crains pas la mort... mais la honte, mais le déshonneur qui vont rejaillir sur moi... Ah! madame, sauvez-moi, sauvez-moi de ce malheur horrible!

MAD. D'ORVILLY.

Que puis-je faire pour vous, M. le Chevalier?

LE CHEVALIER, *plus violement.*

Me donner un refuge dans votre maison... ce n'est que là que je pourrai échapper aux recherches de ceux qui me poursuivent... La considération dont vous jouissez dans cette ville est un garant assuré qu'on ne violera pas votre demeure... elle vous met à l'abri de tout soupçon...

LAGRANGE, *se jetant à genoux.*

Sauvez, sauvez mon maître, malheureux par amour pour vous...

MAD. D'ORVILLY, *émue et embarrassée.*

Que me demandez-vous, monsieur?

LAGRANGE.

Le plus signalé service. Ne vous laisserez-vous pas toucher par ses prières, par mes larmes, par sa jeunesse, par mon désespoir? non, non! la sensibilité est l'essence de la beauté, et qui plus que vous, madame, doit être sensible?

LE CHEVALIER, *à part.*

Le drôle a du pathétique...

MAD. D'ORVILLY.

Monsieur, je désire que vous échappiez au péril qui vous menace; je favoriserai même votre fuite autant qu'il me sera possible... mais je ne puis, sans me compromettre, vous donner un asile dans ma maison...

LE CHEVALIER.

Vous refusez, madame, de sauver un homme que la passion la plus vive rendit seule coupable? un homme que vous haïssez, et dont l'honneur et la vie vous importent peu... eh bien! c'est au nom de l'amour que vous éprouvez pour un autre, que je vous supplie en ce moment.

LAGRANGE.

Que va-t-il dire?

LE CHEVALIER.

Ce n'est plus le chevalier de Mérange que vous voyez devant vous; la ressemblance qui vous a frappée et qui avait fait naître dans mon cœur la plus douce, mais la plus funeste erreur, n'est point un effet du hasard... voyez à vos pieds Henri Dermont, le frère d'Edouard.

MAD. D'ORVILLY.

Dieu! est-il possible? vous, vous, le frère d'Edouard?...

LAGRANGE.

C'est lui, je vous le jure. (*A part.*) Voilà une parenté qui vient fort à propos pour nous.

LE CHEVALIER.

Prononcez sur mon sort.

MAD. D'ORVILLY.

Ah! quels que soient vos torts et les dangers auxquels je puis

Les Aventuriers.

m'exposer moi-même, je dois tout faire pour le frère d'Edouard.
LAGRANGE, à part.

Nous sommes sauvés.

MAD. D'ORVILLY, fort agitée.

Jeannette! (à part.) Cher Edouard, c'est ton nom qu'il faut
que je sauve de la honte. (Appelant.) Jeannette.

JEANNETTE, accourant.

Madame?

MAD. D'ORVILLY.

Ecoute... (au Chevalier). Vous ne quitterez pas ces lieux, et
jusqu'au moment où vous pourrez vous en éloigner sans danger,
ce pavillon sera votre asile... situé sur un point écarté et peu
fréquenté de mon jardin, vous pourrez y échapper aisément à tous
les regards.

LAGRANGE, examinant le pavillon.

A merveille.

MAD. D'ORVILLY.

Norbert, Jeannette et moi, connaîtront seuls votre retraite.

LAGRANGE.

Et Gertrude?...

MAD. D'ORVILLY.

Ah! je redoute trop son indiscrétion... (montrant Jeannette)
c'est elle qui vous servira, qui pourvoira à tous vos besoins...
Tu entends, Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, oui, madame.

MAD. D'ORVILLY.

Je trouverai, auprès de ton père, un prétexte pour te retenir ici.
Cours à la maison chercher la clé de ce pavillon, dans mon ca-
binet, sur mon bureau...

JEANNETTE.

J'la connais.

MAD. D'ORVILLY.

Dès ce moment, tu entres à mon service. Va, va! de la pru-
dence et du silence surtout. (Jeannette sort en courant, et passe de-
vant Norbert qui rentre.)

SCENE V.

Les Mêmes, NORBERT.

NORBERT, vivement.

Eh bien? ma belle cousine, toutes vos dispositions sont-elle
prises?

LE CHEVALIER.

Ah! cher Norbert! que je vous dois de reconnaissance!...
Madame a daigné céder à ma prière.

NORBERT.

Parbleu! je n'en doutais pas, quand on s'entend déjà...

LAGRANGE, à voix basse.

Oh! l'on s'entend encore bien mieux maintenant.

LE CHEVALIER, à Madame d'Orville.

Ah! madame, croyez que mon cœur...

MAD. D'ORVILLE, avec intérêt.

Ce n'est point seulement à vous donner un asile que je bornerai les soins que je veux prendre; et pour vous rendre le repos et l'honneur, je sacrifierai, s'il le faut, une partie de ma fortune.

NORBERT.

Comment diable!... (bas au Chevalier) Chevalier, je vous en fais mon compliment.

LAGRANGE, à part.

Il n'y a pas de quoi.

MAD. D'ORVILLE.

J'entends du bruit... on approche de ce côté... (regardant) c'est Gertrude, évitez ses regards... (indiquant la grotte) Tenez, cette grotte peut vous servir de retraite jusqu'à ce que Jeannette vous apporte la clé du pavillon.

LAGRANGE se réfugie dans la grotte, suivi de son maître.

M'y voilà.

MAD. D'ORVILLE.

Et vous, Norbert, allez aussi... restez; il est trop tard.

SCENE VI.

MADAME D'ORVILLE, NORBERT, LE CHEVALIER et
LAGRANGE, cachés dans la grotte, GERTRUDE.

GERTRUDE, arrivant toute essoufflée et se parlant seule.

Vraiment! ils auraient été bien reçus s'ils avaient osé se présenter... (s'arrêtant en apercevant sa maîtresse) Déjà de retour de votre promenade, madame?... (apercevant Norbert) et M. Norbert?..

MAD. D'ORVILLE.

Je ne suis point sortie... l'arrivée de mon cousin m'a retenue.

GERTRUDE, saluant Norbert.

Votre servante, monsieur. Par où donc êtes-vous entré?

NORBERT.

Par la porte, apparemment, ma bonne Gertrude.

GERTRUDE, étonnée.

Ah!

Mad. D'ORVILLE.
Qu'as-tu donc? tu me paraissais bien animée en arrivant!

GERTRUDE.
J'ai raison de l'être...

Mad. D'ORVILLE.
Qu'est-il donc arrivé?

GERTRUDE.
J'ai cru tout à l'heure que notre maison allait être prise d'assaut...

Mad. D'ORVILLE.
Que veux-tu dire?

GERTRUDE.
Elle était entourée de soldats.

NORBERT.
De soldats?

LAGRANGE, paraissant à l'entrée de la grotte.

Aie! aie! ceci nous regarde.

LE CHEVALIER, paraissant à côté de Lagrange.

Écoutons.

GERTRUDE.
Et ce sont encore ces mauvais sujets qui nous ont valu ce désagrément...

LAGRANGE, bas à son maître.

Mauvais sujets... c'est bien nous.

NORBERT.
Je sais de qui vous parlez, Gertrude; tâchez de porter plus de respect à une personne que votre maîtresse considère.

GERTRUDE.
Ma maîtresse! ah! monsieur, je crois...

Mad. D'ORVILLE.
Il suffit, Gertrude. Mon cousin a raison; que vouliez-vous nous raconter?

GERTRUDE.
On a vu rôder de ces côtés le chevalier et son valet... On dit qu'il y a avec eux une troisième personne, qu'on n'a pas reconnue... Quoiqu'il en soit, on est à leur poursuite; mais on a perdu leurs traces.

LAGRANGE, bas.

Bon!

GERTRUDE.
L'officier qui commande ce détachement ne s'est-il pas imaginé qu'ils avaient pu trouver un asile dans notre maison?

Mad. D'ORVILLE, à part.

O ciel!...

LAGRANGE, à part en tremblant.

Nous sommes découverts!

GERTRUDE.

Vous pensez bien que j'ai juré mes grands dieux du contraire : nous, donner asile à de pareils... (*A Norbert.*) Pardon, pardon, monsieur. Enfin, vous croyant absente, j'ai offert de conduire moi-même le détachement pour visiter la maison et les jardins.

NORBERT, à part.

Ils sont perdus!

LAGRANGE, à part.

Maudite Gertrude!

MAD. D'ORVILLE, avec la plus vive inquiétude.

Ils vont venir?

GERTRUDE.

Non; l'officier, sur les assurances que j'ai données, s'est contenté de prendre quelques renseignements, et il est allé plus loin continuer ses recherches.

MAD. D'ORVILLE, à part.

Je respire!

LAGRANGE, bas.

Ouf!... cela m'a donné un coup...

LE CHEVALIER, bas à Lagrange.

Tais-toi.

Il s'enfonce tout à fait dans la grotte avec Lagrange.

MAD. D'ORVILLE, à part.

Il ne faut pas perdre de temps pour tâcher d'arrêter les poursuites. (*Haut.*) Viens, Gertrude, je vais écrire un mot à mon homme d'affaires... mais avant j'ai quelques ordres à donner.

GERTRUDE.

Je vous suis, madame.

MAD. D'ORVILLE, bas à Norbert.

Je l'éloigne d'ici pour que Jeannette puisse les faire entrer dans le pavillon.

NORBERT.

C'est fort bien.

GERTRUDE, à part.

Je reviendrai bientôt en ces lieux.

MAD. D'ORVILLE.

Excusez-moi, Norbert.

Mad. d'Orville sort avec Gertrude. Elle jette, en passant, un coup-d'œil sur la grotte, à l'entrée de laquelle reparuissent le Chevalier et Lagrange.

SCÈNE VII.

NORBERT, LE CHEVALIER, LAGRANGE.

LAGRANGE, *s'avançant avec précaution.*

Nous l'avons échappé belle!

NORBERT, *au chevalier.*

Sous la protection de Madame d'Orville vous n'avez rien à craindre.

LE CHEVALIER.

L'amour et la beauté veillent sur nous.

LAGRANGE.

Et la justice est à nos trousses.

NORBERT.

Mon ami, ma cousine vous aime prodigieusement.

LE CHEVALIER, *d'air air fat.*

Mais, vous voyez, on a quelque crédit auprès d'elle.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, JEANNETTE.

JEANNETTE, *accourant et montrant le pavillon.*

Eh! vite, vite! entrez maintenant...

LE CHEVALIER.

Volontiers, je ne serai pas fâché de me reposer un instant.

LAGRANGE.

Ni moi non plus, car on m'a fait tellement courir que je suis harrassé.

JEANNETTE.

Vous serez là en sûreté. (*Au chevalier.*) Vous trouverez dans la chambre du fond de beaux livres pour vous distraire.

LAGRANGE.

Et rien de plus? des livres! ce n'est pas trop réconfortatif.

JEANNETTE.

Je vous porterai quelque chose à manger l' plus tôt qui me sera possible.

NORBERT, *au chevalier.*

Je vous tiendrai compagnie jusqu'à cinq heures (*A Jeannette qui monte l'escalier du pavillon.*) Apporte aussi des cartes.

LE CHEVALIER.

Nous jouerons donc sur parole?

NORBERT.

Sur parole, soit.

LAGRANGE, à part.

On peut d'avance placer le paiement à l'arriéré.

NORBERT.

Je dois être à la ville à six heures pour cette affaire dont je vous ai parlé hier.

LE CHEVALIER.

Je commence à croire que je ne vous servirai pas de témoin.

JEANNETTE, qui a ouvert la porte du pavillon, avec impatience, Venez, venez donc.

NORBERT.

Allez. Je vous quitte un moment; je vais de mon côté prendre quelques mesures de sûreté.

Il sort; le chevalier l'accompagne jusqu'à la sortie et monte au pavillon.

LAGRANGE, à Jeannette.

Toi, ma petite, songe d'abord à l'approvisionnement de la place.

LE CHEVALIER, à la porte du pavillon à Lagrange.

Viendras-tu?

LAGRANGE.

Me voilà, me voilà! (à Jeannette.) La moindre chose... trois ou quatre bouteilles de vin... uné volaille froide.

JEANNETTE.

Oui, oui. Renfermez-vous, on vient de ce côté.

Lagrange entre à la suite du Chevalier dans le pavillon.

SCENE IX.

JEANNETTE, GERTRUDE.

GERTRUDE, à la cantonnade.

Apportez ici le déjeuner de madame... Moi je vais tout préparer. (apercevant Jeannette.) Ah! te voilà, Jeannette.

JEANNETTE.

Oui, mam'zelle Gertrude.

GERTRUDE.

Que faisais-tu là?

JEANNETTE, embarrassée.

Je... je...

GERTRUDE.

Aide-moi à disposer tout...

JEANNETTE, vivement.

Dans c' pavillon?

GERTRUDE.

N'as-tu pas entendu l'ordre que je viens de donner ?

JEANNETTE.

Ah ! oui... (à part.) Et nos prisonniers ? que faire ?
Gertrude marche vers le pavillon. On entend frapper à la porte du fond.

GERTRUDE, s'arrêtant.

Qui vient donc de ce côté ?

JEANNETTE.

Ah ! ça n' peut-être que mon père. Vous savez bien que c'est abrégé le chemin.

Jeannette va ouvrir la porte qui donne sur la campagne.

SCÈNE X.

Les Mêmes, ANTOINE, Mad. DERMONT, XURI.

GERTRUDE, en voyant Antoine qui paraît le premier.

En effet, c'est Antoine.

JEANNETTE.

Ah ! vous v'là enfin, mon père.

ANTOINE, à Gertrude et à Jeannette.

Salut, mam'zelle Gertrude ; bonjour, notre fille. (A Mad. Dermont qui entre appuyée sur Xuri.) Entrez, entrez, ma bonne dame.

MAD. DERMONT, à Antoine.

Où m'avez-vous conduite ?

ANTOINE.

Dans une maison bénie de Dieu, où de tous ceux qui y viennent, les infortunés sont toujours les mieux reçus.

GERTRUDE, à part.

M. Antoine ne se gêne pas. (à Antoine.) Expliquez moi donc...

ANTOINE.

Tout à l'heure, mam'zelle, tout à l'heure.

MAD. DERMONT, apercevant Jeannette.

Ah ! c'est vous, mon enfant ? je suis contente de vous revoir.

JEANNETTE.

Vous êtes bien honnête, madame.

XURI, montrant un banc.

Asseyez-vous là... Maîtresse, vous êtes ben fatiguée ?

MAD. DERMONT, à part.

Hélas ! je suis donc encore réduite à implorer des secours étrangers ? quand verrai-je le terme de mes malheurs !...

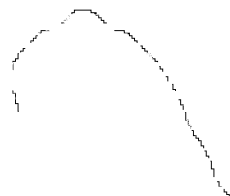
GERTRUDE, bas à Antoine.

Ah ça ! me direz-vous enfin quelle est cette femme ?

ANTOINE.

Une brave dame, bien respectable, mais bien à plaindre, et

for



GERTRUDE.

N'as-tu pas entendu l'ordre que je viens de donner?

JEANNETTE.

Ah! oui... (*à part.*) Et nos prisonniers? que faire?

Gertrude marche vers le pavillon. On entend frapper à la porte du fond.

GERTRUDE, s'arrêtant.

Qui vient donc de ce côté?

JEANNETTE.

Ah! ça n' peut-être que mon père. Vous savez bien que c'est la porte abrégé le chemin.

Jeannette va ouvrir la porte qui donne sur la campagne.

SCENE X.

Les Mêmes, ANTOINE, Mad. DERMONT, XURI.

GERTRUDE, en voyant Antoine qui paraît le premier.

En effet, c'est Antoine.

JEANNETTE.

Ah! vous v'là enfin, mon père.

ANTOINE, à Gertrude et à Jeannette.

Salut, mam'zelle Gertrude; bonjour, notre fille. (*À Mad. Dermont qui entre appuyée sur Xuri.*) Entrez, entrez, ma bonne dame.

MAD. DERMONT, à Antoine.

Où m'avez-vous conduit?

ANTOINE.

Dans une maison bénie de Dieu, où de tous ceux qui y viennent, les infortunés sont toujours les mieux reçus.

GERTRUDE, à part.

M. Antoine ne se gêne pas. (*à Antoine.*) Expliquez moi donc...?

ANTOINE.

Tout à l'heure, mam'zelle, tout à l'heure.

MAD. DERMONT, apercevant Jeannette.

Ah! c'est vous, mon enfant? je suis contente de vous revoir.

JEANNETTE.

Vous êtes bien honnête, madame.

XURI, montrant un banc.

Asseyez-vous là... Maitresse, vous êtes ben fatiguée?

MAD. DERMONT, à part.

Hélas! je suis donc encore réduite à implorer des secours étrangers? quand verrai-je le terme de mes malheurs!...

GERTRUDE, bas à Antoine.

Ah ça! me direz-vous enfin quelle est cette femme?

ANTOINE.

Une brave dame, bien respectable, mais bien à plaindre, et

ni trouvera auprès de Mad. d'Orvilly des consolations qu'elle aurait p't-être vainement demandées ailleurs.

GERTRUDE, *bas avec aigreur.*

C'est bien choisir son temps! et vous qui savez que ma maîtresse vient ici que pour échapper aux importuns, vous venez encore roubloter sa retraite!...

ANTOINE, *avec chaleur.*

C'est toujours faire un nouveau plaisir à Mad. d'Orvilly que li donner occasion de répandre quelque nouveau bienfait. Quant aux importuns, elle n'en manquera pas aujourd'hui, car v'là déjà tous les villageois qui assiègent la maison pour avoir le plaisir d'la saluer. Son arrivée dans ce canton présage toujours quelques heureux de plus.

MAD. DERMONT, *à Xuri.*

Et mon fils, nous rejoindra-t-il bientôt?

XURI.

Maître a voulu rester en ville, pour connaître les suites de...
(*Mad. Dermont lui fait un signe.*) Vous savez bien, Maîtresse!

ANTOINE.

Il n'tard'ra pas à v'nir. En partant pour vous conduire ici, j'n'avions pas pensé à li dire qu'c'était cheux mad. d'Orvilly que j'vous menions; mais j'avons chargé un d'nos camarades de l'prévenir, et d'li indiquer la route. C'est ben facile à trouver; car c'te maison d'campagne est connue d'tout l'pays. J'avons oublié aussi d'li fair' dire d'entrer par la p'tite porte; mais, quelque ça fait? il'entrera par la grand' grille. (*à Jeannette.*) Mon enfant, reste avec Madame. Vous, mamzelle Gertrude, ayez la bonté d'm'accompagner auprès d'vot' maîtresse; j'ons à li parler. (*À Xuri.*) Toi, mon p'tit, viens avec nous, ça f'ra plaisir à Madame; car all'aimons toujours à voir les gens de c't' aut monde... qu'on nommons...

GERTRUDE, *avec impatience.*

C'est bien, c'est bien!... (*à Xuri.*) Allons, suivez-moi.
(*à mad. Dermont.*) Je parlerai pour vous à Madame.

Mad. Dermont. *fait un geste de remerciement.*

ANTOINE.

Oh! voyez-vous, mamzelle Gertrude est bonne, sans qu'ça pasaisse!

GERTRUDE.

Venez, venez.

XURI, *à mad. Dermont.*

Et moi! bientôt, bonne maîtresse.

Gertrude sort, avec Antoine et Xuri.

Les Aventuriers.

SCENE XI.

M^{me} DERMONT, JEANNETTE, LE CHEVALIER,
LAGRANGE, dans le pavillon.

Mad. DERMONT, à part, et toujours assise.

Hélas ! que vais-je apprendre de mon Edouard ?

JEANNETTE, à part.

Nos prisonniers commencent à s'impatienter ; j' crains bien qu'ils ne s' passent de dîner.

LAGRANGE, ouvrant la porte du pavillon et avançant la tête, bas,
et comme parlant au Chevalier qu'on ne voit pas.

Soyez tranquille, je n'entends plus parler.

Mad. DERMONT, à part.

Le coupable Henri aurait-il été arrêté dans sa fuite ?

LAGRANGE, à part en descendant.

Cette petite fille est bien long-temps à revenir ; je meurs de faim. (Apercevant Jeannette.) Ah ! la voilà. (S'approchant avec précaution, et sans voir mad. Dermont qui est cachée par le banc.) St ! st ! st ! Jeannette ! Jeannette !

JEANNETTE, retournant la tête en apercevant Lagrange, bas.

Ah ! le maladroit !

Mad. DERMONT, se levant, et apercevant Lagrange.

Grand Dieu !

LAGRANGE.

Ah ! fâcheuse rencontre. (En ce moment, le Chevalier entr'ouvre la fenêtre du pavillon.)

Mad. DERMONT.

Je ne me trompe point ? . . .

LE CHEVALIER.

C'est ma mère ! . . . (Il referme à moitié la fenêtre ; il ne peut être aperçu de mad. Dermont, mais il est vu du spectateur.)

Mad. DERMONT, allant à Lagrange.

Malheureux ! réponds-moi. Où est ton maître ?

LAGRANGE.

Silence ! Madame ; par pitié, silence ! où vous nous perdez . . .

Mad. DERMONT.

Il a donc échappé . . .

LAGRANGE.

Oui, Madame ; mais un mot peut le trahir.

Mad. DERMONT.

O mon Dieu ! je te rends grâces . . . Quelque coupable que soit un fils, quelle mère peut désirer sa perte !

JEANNETTE.

Quoi? Madame! ce Chevalier...

MAD. DERMONT.

Tais-toi; garde ce secret pour toi seule.

JEANNETTE.

Ah! Madame, je vous le jure.

MAD DERMONT, à Lagrange.

Où est-il? tu es sorti de ce pavillon? il est là...

LAGRANGE.

Madame...

MAD. DERMONT, faisant quelques pas vers le pavillon.

Ah! je cours... (S'arrêtant.) Ô coupable faiblesse!... Non, je ne le verrai pas... il a trop cruellement blessé mon cœur... Mais, dis-lui, dis-lui que s'il a repoussé sa mère, il pense du moins à sauver l'honneur du plus vertueux des frères.

LAGRANGE.

(On entend des pas précipités. Le Chevalier referme brusquement la fenêtre du pavillon. Lagrange continue :)

On vient; ciel!... sauvons-nous.

JEANNETTE.

Renfermez-vous avec soin, et ne bougez pas.

MAD. DERMONT.

Hâte-toi!...

(Lagrange remonte au pavillon; il entre et ferme la porte.)

SCENE XII.

M^{me} DERMONT, JEANNETTE, XURI.

XURI, accourant.

Oh! maîtresse! oh! maîtresse!... Apprenez... apprenez...

MAD. DERMONT.

Qu'y a-t-il?

XURI.

Dame du château avait interrogé moi... Réponses de Xuri l'avaient bien vivement émue... Bon maître est arrivé... Li savait bien où nous étions... Elle a couru vers li... s'est jetée dans ses bras... O touchant tableau! je sens encore couler mes larmes!

MAD. DERMONT.

Achève! achève!

XURI.

On cherche vous... on demande vous...! Tenez, les voilà!... les voilà!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M^{me} D'ORVILLY, ÉDOUARD.

M^{ad}. D'ORVILLY, *entrant précipitamment, suivie d'Édouard.*

Non, Édouard, non ; vous le voulez en vain... (*Apercevant mad. Dermont, courant et s'inclinant devant elle.*) Ah ! Madame ! ah ! ma mère !...

M^{ad}. DERMONT.

Que faites-vous, Madame ?

M^{ad}. D'ORVILLY.

Laissez-moi vous donner ce titre sacré... Depuis long-temps l'amour m'avait nommée votre fille.

ÉDOUARD.

Oui, ma mère, vous voyez à vos pieds celle qui, seule avec vous, a pu m'attacher à la vie !...

M^{ad}. D'ORVILLY, à Jeannette.

Cours, Jeannette, cours ; ordonne, en mon nom : fais préparer le plus bel appartement du château

(*Xuri sort avec Jeannette.*)

SCÈNE XIV.

M^{me} D'ORVILLY, M^{me} DERMONT, ÉDOUARD.

ÉDOUARD.

Non, Julie, il faut vous fuir. Ne savez-vous pas ?...

M^{ad}. D'ORVILLY.

Oui, je sais que vous devez craindre de partager la honte d'un frère... mais on peut encore cacher votre nom, et j'espère que bientôt...

ÉDOUARD.

Non, je ne le souffrirai pas ; non, je n'aurai point été ramené près de ma Julie, pour détruire son repos, son bonheur...

M^{ad}. D'ORVILLY, à mad. Dermont.

Ne l'écontez pas, Madame ; il sait bien que je ne puis être heureuse que par lui.

M^{ad}. DERMONT, à mad. d'Orville.

J'avais appris qu'Édouard aimait une femme digne de lui ; on ne m'avait point trompée. Je sens, en vous voyant, que vous allez me devenir bien chère !... Mais, hélas ! je n'ose, en ce moment, désapprouver mon fils ; il veut s'éloigner, et ses motifs...

M^{ad}. D'ORVILLY.

Il n'en a pas ; je puis ; je veux les détruire.

ÉDOUARD.

Ah ! Julie , plains - moi , mais ne m'accuse pas. Le ciel est témoin que lorsque je quittai l'Amérique pour rentrer dans ma patrie ; mes uniques vœux , mon seul espoir étaient d'aller déposer à tes pieds et à ceux de ma mère le fruit de mes travaux , de vous réunir sur mon cœur , et d'embellir les derniers jours de ma mère par le spectacle de notre bonheur. Le ciel ne l'a point voulu ; j'ai tout perdu , ruiné , sans ressources ; réduit à la plus affreuse misère...

MAD. D'ORVILLY.

Est il vrai ? J'aurai donc pu bénir une fois le hasard qui m'a donné la richesse ! ma fortune n'est-elle pas la tienne ?

ÉDOUARD.

Non... non... jamais !

MAD. D'ORVILLY.

C'est ton orgueil qui me répond , ce n'est plus ton amour : si j'étais à ta place , que ferais-tu à la mienne ?

ÉDOUARD.

Ton cœur t'a répondu pour moi.

MAD. D'ORVILLY.

Ne m'envie donc pas le bonheur d'enrichir ce que j'aime et d'assurer le repos des vieux jours de ta mère...

MAD. DERMONT , avec la plus vive émotion et pressant dans ses mains celles de madame d'Orville.

Ah ! madame...

ÉDOUARD.

Eh bien ! lors même que je voudrais accepter tes bienfaits , songe à l'événement fatal qui nous couvre d'infamie ; voudrais-tu porter un nom déshonoré ?

MAD. D'ORVILLY.

Non , pas à la face de ce monde vain et léger que méprise , mais qui nous juge ; toutefois son arrêt irrévocable n'est point encore porté ; il ne le sera point peut-être.

ÉDOUARD.

Que dit-elle ?

MAD. D'ORVILLY.

Il a échappé à toutes les recherches.

MAD. DERMONT , portant la main de madame d'Orville à ses lèvres.

O vertueuse Julie !... laissez , laissez une mère couvrir cette main généreuse de ses larmes ! le nom qu'il porte lui a mérité votre appui , vos secours , et le frère d'Édouard recueilli dans votre propre maison...

ÉDOUARD.

Qu'entends-je ?

MAD. D'ORVILLE.

Quoi! vous savez?...

MAD. DERMONT, *montrant le pavillon.*

Ce fils est près de nous, il peut nous voir, il peut entendre sa mère appeler la bénédiction du ciel sur la tête de son Edouard.

ÉDOUARD, *faisant un pas vers le pavillon.*

Ah! je veux qu'à son tour, lui-même...

MAD. D'ORVILLE.

Arrêtez, Edouard! ses jours sont compromis... Mais je veux confirmer l'espoir que je vous ai donné. Je viens d'écrire à un homme justement considéré, et qui, depuis long-temps, a mérité ma confiance; ma lettre est précise; je le charge, à quel prix que ce soit, d'arranger cette affaire; qui est peut-être plus malheureuse que criminelle.

MAD. DERMONT.

Tant de bontés m'accablent... mais hélas! si l'on ne peut réussir...

MAD. D'ORVILLE.

La fuite de Henri Dermont est assurée; ma fortune lui ouvre la route vers une terre étrangère.

ÉDOUARD.

C'en est trop... Te résister encore est un outrage à notre amour. Femme adorée, dispose de mes volontés, de ma vie... tu vois à tes pieds ton amant, ton époux... ma mère, embrassez vos enfans!

MAD. DERMONT.

O mon Dieu! après tant de souffrances, donne-moi la force de supporter mon bonheur! (*On entend du bruit en dehors.*)

MAD. D'ORVILLE, *avec inquiétude.*

D'où vient ce bruit?... on approche de ce côté... mon Edouard, ma mère, il faut encore taire votre nom; puissions-nous demain le répéter sans crainte!

ÉDOUARD, *à part.*

O douleur!... j'oubliais que ce soir... (*sur le devant de la scène*) il n'y a point à balancer... voir Henri, et partir pour la ville.

SCENE XV.

Les Mêmes, ANTOINE, XURI, GERTRUDE, JEANNETTE, Villageois.

XURI.

O madame!... ô maître!... des soldats, des soldats!...

GERTRUDE, *à madame d'Orville.*

Oui, c'est encore cet officier de ville; il s'est présenté à la maison; ne vous y trouvant pas, il vient de ce côté. (*Mad. Dermont, Mad. d'Orville et Edouard font un geste d'effroi.*)

ANTOINE, *montrant les villageois.*

Moi et ces braves gens, nous accourons auprès de vous, not' maîtresse; pouvons-nous vous être bons à quelque chose?

MAD. D'ORVILLY, *d'une voix émue.*

Non, mes amis, non; je vous remercie et vous recommande le respect et le silence. (*à part*) Plus d'espoir!...

SCENE XVI.

Les Mêmes, L'OFFICIER DE VILLE, Soldats. (*Le Chevalier, Lagrange entrouvrant de temps à autre la fenêtre du pavillon.*)

L'OFFICIER, *entrant avec quelques soldats qui s'arrêtent dans le fond.*
Restez là.

MAD. D'ORVILLY, *s'avançant vers l'Officier.*

Que voulez-vous, monsieur?

L'OFFICIER.

Mille pardons, madame, mille pardons. Je viens exécuter les ordres que j'ai reçus. Je m'étais déjà présenté à votre porte, persuadé de trouver ici deux hommes poursuivis par la justice; l'assurance qu'on me donna qu'ils ne s'y trouvaient point, et (*montrant Gertrude*) la proposition franche de cette respectable dame me firent rebrousser chemin. Mais de nouveaux renseignements qui m'ont été donnés exigent que je fasse dans votre maison les perquisitions nécessaires.

LAGRANGE, *à la fenêtre du pavillon.*

C'est fait de nous!

LE CHEVALIER, *bas à Lagrange.*

Quel parti prendre?

MAD. D'ORVILLY, *à l'Officier.*

Monsieur, faites votre devoir, je vais vous conduire à ma maison.

L'OFFICIER.

Madame, c'est trop de bontés!..

MAD. D'ORVILLY, *bas à Edouard.*

Edouard, songez à votre frère!

ÉDOUARD, *à part.*

O contre-temps fatal!

MAD. DERMONT, *à part.*

Je me sens défaillir!...

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, NORBERT.

(Toutes les personnes qui sont en scène ont fait un mouvement pour sortir, excepté mad. Dermont et Edouard qui est resté à l'avant-scène, absorbé dans ses pensées. Norbert entre.)

NORBERT.

Qu'y a-t-il donc, ma cousine? je vous cherchais partout... des soldats!... (à part) infortuné Merange! (haut à l'officier) Monsieur, que signifie cette visite à main armée?

L'OFFICIER.

Monsieur!... monsieur!... êtes-vous le maître de cette maison?

NORBERT.

Non, monsieur, mais je voudrais savoir...

MAD. D'ORVILLY

Laissez, laissez, Norbert.

ÉDOUARD, qui n'avait point aperçu Norbert.

Norbert!

NORBERT, s'avançant.

Que vois je? Dermont!

ÉDOUARD.

Lui-même.

L'OFFICIER.

Dermont! Dermont!... mais attendez donc. (Tirant un papier de sa poche.)

LE CHEVALIER, à part.

Son ennemi serait-il mon frère?

L'OFFICIER, ouvrant le papier et y jetant un coup-d'œil.

C'est cela, Dermont. (à Edouard.) Monsieur, je vous arrête.

GERTRUDE.

Mais le chevalier de Merange...

NORBERT, bas à Gertrude.

Paix! Gertrude.

MAD. D'ORVILLY, à l'officier.

Que faites-vous, monsieur?

MAD. DERMONT, courant près d'Edouard.

Non! non!

ÉDOUARD, à mad. d'Orville.

Laissez, laissez, madame. (à mad. Dermont.) Et vous, ma mère. (à l'officier.) Pour quel motif, monsieur?

L'OFFICIER.

Vous devez le savoir. (aux soldats.) Emprenez-vous de lui... (Les soldats font un mouvement; Xuri s'élança auprès de son maître.)

(73)

MAD. DERMONT.

O mon fils!...

MAD. D'ORVILLY.

Non, je ne souffrirai pas qu'une funeste méprise...

ÉDOUARD, *bas à mad. d'Orville.*

Silence, elle sauve mon frère.

XURI, *se plaçant à côté de son maître.*

Moi partout suivre bon maître.

L'OFFICIER, *à mad. d'Orville.*

Madame, voulez vous bien me permettre d'entrer chez vous pour dresser mon procès verbal? *à ces soldats, Marchons!....*

ÉDOUARD, *à Norbert.*

Nous nous reverrons, monsieur.

NORBERT, *d'un air menaçant.*

J'y compte. *(On emmène Edouard et Xuri, tout le monde se retire, à l'exception de mad. d'Orville et de Norbert. Le Chevalier et Lagrange ont disparu de la fenêtre du pavillon.)*

SCENE XVIII.

MADAME D'ORVILLY, NORBERT.

NORBERT, *à part.*

On poursuit Mérange et c'est Dermont qu'on arrête!.. je m'y perds.

MAD. D'ORVILLY, *qui a suivi un moment mad. Dermont, redescendant la scène rapidement.*

Les momens sont précieux, Norbert; tandis qu'on va se livrer à une confrontation inutile et à d'oiseuses recherches, c'est à vous de sauver Mérange. Je vois qu'il a été impossible d'arrêter les poursuites. J'ai donné ordre à Antoine de faire tenir un cheval tout prêt à la porte du verger... aillez; je cours détruire d'injustes soupçons.

NORBERT.

J'obéis... Mais un mot, madame; comment ce Dermont se trouvait-il chez vous?

MAD. D'ORVILLY.

Mais vous-même, d'où le connaissez-vous?

Les Aventuriers.

10

NORBERT.

D'où je le connais, grand Dieu! le vil séducteur d'Adèle!...

MAD. D'ORVILLY.

Lui! non, non, c'est une atroce calomnie... ce n'est pas lui, vous dis-je; je jure devant Dieu...

NORBERT.

D'où savez-vous?...

MAD. D'ORVILLY.

Edouard, le vertueux Edouard...

NORBERT.

Il se nomme Edouard?

MAD. D'ORVILLY.

Oui; et un autre que lui, je le vois...

NORBERT.

Un autre? quel est-il?

MAD. D'ORVILLY.

Je ne puis... Norbert, renoncez à votre vengeance.

NORBERT.

Non, jamais.

MAD. D'ORVILLY.

Elle serait vaine!

NORBERT.

Pourquoi?

MAD. D'ORVILLY.

Ignorez-vous que votre sœur?...

NORBERT.

O ciel!... ma sœur!...

MAD. D'ORVILLY.

N'a pu survivre à son infortune...

NORBERT, *avec un cri déchirant.*

Ma sœur!...

MAD. D'ORVILLY, *sortant dans le plus grand désordre.*

Elle n'est plus!...

SCENE XIX.

NORBERT, *seul.*

Elle n'est plus!... ô douleur imprévue!... Voilà, voilà déjà le premier châtiment de ma coupable conduite... Adèle, ma sœur!.. victime infortunée! seule, sans appui, sans secours, abandonnée de l'unique soutien qui te restât dans le monde, ta faute fut la mienne, ton déshonneur est le mien... et ta mort est aussi mon ouvrage.
(*Il tombe accablé sur un banc.*)

SCENE XX.

NORBERT, LE CHEVALIER, LAGRANGE.

LAGRANGE, *sortant le premier du pavillon; il porte l'épée et le manteau du chevalier.*

Je vous dis, monsieur, qu'ils ont tous suivi cet officier, que le diable puisse emporter cent fois. Il est temps de prendre un parti décisif.

LE CHEVALIER, *en descendant.*

J'aime ton audace et je l'approuve; quittons ces lieux au risque de ce qui pourra en arriver.

NORBERT, *à lui - même, en se levant.*

Mais tout m'annonce que Mad. d'Orville connaît le vrai coupable... Ah! rien ne pourra le soustraire à mes coups!... Ma sœur, tu seras vengée!

LE CHEVALIER, *apercevant Norbert.*

O bonheur! voilà Norbert... (*Allant à lui.*) Mon généreux ami!..

NORBERT.

C'est vous, Mérance?

LE CHEVALIER.

Avez-vous quelque mauvaise nouvelle à m'annoncer?... que vous semblez ému!..

NORBERT.

Ce n'est rien... Au contraire, j'ai des moyens de vous tirer d'ici.

LAGRANGE.

O bon M. Norbert! dites-nous?..

NORBERT, *au chevalier.*

Un cheval vous attend de ce côté.

LAGRANGE.

Rien qu'un?... Eh! que veut-on faire de moi?

LE CHEVALIER, à Lagrange.

Silence!...

NORBERT.

Venez, Mérange.

LE CHEVALIER.

Je vous suis.

LAGRANGE.

Nous vous suivions.

Fausse sortie.

LE CHEVALIER, s'arrêtant au fond à Norbert.

Ah! à propos, Norbert... j'ai une prière à vous faire.

Il redescend la scène avec Norbert et Lagrange.

LAGRANGE.

Hâtons-nous, monsieur; vous la lui écrirez.

Il remonte la scène, et erre au fond avec inquiétude.

NORBERT, au chevalier.

De quoi s'agit-il? dépêchons.

LE CHEVALIER.

Est-ce avec cet homme qu'on vient d'arrêter que vous deviez avoir une affaire?

NORBERT.

Oui.

LE CHEVALIER.

Vous le laisserez tranquille, par amitié pour moi.

NORBERT, étonné.

Quel intérêt prenez-vous à lui?

LE CHEVALIER.

J'ignore le motif de la querelle que vous avez eue ensemble; mais il doit être léger; car cet homme, quoiqu'un peu brusque, est une honnête créature.

NORBERT.

Eh bien!

LE CHEVALIER.

Ecoutez. Je vois bien que votre cousine est perdue pour moi, et je n'ai plus d'intérêt à garder auprès de vous, auprès d'un homme que je considère, un titre qui ne m'appartient pas; je suis cependant d'une très-honnête famille, et si vous connaissez cet homme, vous en conviendrez; car cet homme...

NORBERT.

Cet homme?...

LE CHEVALIER.

Est mon frère.

NORBERT, *reculant plusieurs pas.*

Hein?...

LE CHEVALIER.

Mon frère. Je me nomme Henri Dermont.

NORBERT, *avec un accent horrible.*

Henri Dermont! (*Un sourire farouche éclate sur ses lèvres : il tire de son sein la lettre dont il a lu un fragment au premier acte, et composant un moment son visage, la présente avec un saug froid terrible au chevalier.*) Henri Dermont, lisez!

LE CHEVALIER, *prenant la lettre.*

Quoi?... (*Parcourant la lettre, et poussant involontairement un cri d'effroi*) O ciel!... (*Cherchant à se remettre*) Ainsi, vous êtes?...

NORBERT, *les yeux ardemment fixés sur Mérange.*

J'étais aussi son frère.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous de moi?

NORBERT.

Ta mort!

LAGRANGE, *accourant.*

Messieurs, messieurs, ne perdons pas de temps; j'ai aperçu là-bas du mouvement... On approche!

NORBERT, *bas au Chevalier en lui serrant fortement la main.*

Etes-vous prêt?

LE CHEVALIER, *à Lagrange.*

Mon épée?

LAGRANGE, *étonné.*

Vous dites, monsieur?

LE CHEVALIER, *brusquement.*

Mon épée. (*A part tandis que Lagrange va chercher l'épée qu'il avait déposée sur un banc avec le manteau.*) Parbleu! c'est jouer de malheur; mon nom m'avait sauvé, mon nom me perd. (*à Norbert.*) Si vous vouliez remettre la partie à demain, je vous attendrais...

NORBERT.

Non , à l'instant même. (*Montrant la grotte.*) L'un de nous deux va rester là. (*Il marche vers la grotte.*)

LE CHEVALIER, *fièrement et d'un air de mépris.*

J'y consens , et je vous plains . . . marchons. (*S'avançant tout à fait sur le devant de la scène, à part.*) Je suis cependant fâché d'aller me battre en ce moment . . . car je crois que j'ai été maudit par ma mère . . . (*Il se retourne, Norbert lui fait un signe ; il va à lui ; tous deux s'enfoncent dans la grotte et disparaissent.*)

LAGRANGE, *seul.*

Eh bien ! où vont-ils donc ? sont-ils fous ? Se battre ! et tout le monde qui vient de ce côté . . . Ah ! courons . . .

Il sort en courant par la grotte et disparaît au moment où tout le monde accourt précipitamment à l'avant-scène.

SCENE XXI.

Mad. D'ORVILLY, Mad. DERMONT, EDOUARD, XURI, L'OFFICIER, GERTRUDE, ANTOINE, JEANNETTE, Valets, Villageois. *Entrée générale.*

Mad. D'ORVILLY, *une lettre à la main, à l'Officier.*

Vous voyez, monsieur, que vous vous étiez étrangement trompé, et que M. Edouard est à l'abri de tout soupçon. (*Montrant la lettre.*) Au surplus, cette lettre, que je viens de recevoir, nous annonce que l'affaire de Henri Dermont reute dans la classe des duels gracieux : il ne fut point l'agresseur. Edouard, et vous madame, bannissons tout chagrin. Venez . . . il en est encore temps, sans doute ; venez, que je vous conduise dans les bras d'un fils et d'un frère . . .

On entend un cliquetis d'épées du côté de la grotte. Moment de silence général.

LE CHEVALIER, *derrière le théâtre.*

Ah ! je meurs ! . . .

Mad. DERMONT.

Quelle voix ! . . .

EDOUARD, *courant vers la grotte.*

Mon frère ! . . .

On se précipite du côté de la grotte, lorsque Lagrange paraît presque égaré.

SCENE XXII.

Les Mêmes, LAGRANGE.

Mad. DERMONT, *s'élançant au-devant de Lagrange.*

Mon fils ! . . .

LAGRANGE.

Est tombé sous les coups de M. Norbert.

EDOUARD, d'une voix terrible en entrant dans la grotte.
Norbert!...

Soldats!...

L'OFFICIER, aux soldats.

(Quelques soldats se précipitent vers la grotte.)

LAGRANGE.

Il fuit sur le cheval préparé pour mon pauvre maître.

EDOUARD, sortant de la grotte.

O spectacle d'horreur!... il n'est plus!... (Courant vers sa mère et se précipitant à ses pieds.) Ma mère!... ma mère!

MAD. D'ORVILLY, l'arrêtant.

Ah! cher Edouard! ne songeons plus qu'à lui faire oublier ses malheurs.

Mad. Dorville est tombée dans les bras de Gertrude et de Jeannette. Edouard et Mad. Dorville sont à ses pieds. Les villageois se groupent autour d'elle. L'officier retient d'un geste Lagrange qui est prêt à s'échapper. Tableau général.

